

F N° 17

3 fr.

EDITION SPECIALE DE LA «BERLINER ILLUSTRIRTE ZEITUNG» • DECEMBRE 1940  
Belgique fr. 2.- / Bohême-Moravie Kr. 2.50 / Bulgarie leva 10.- / Danemark 50 øre / Finlande mk. 4.50 / France fr. 3.- / Grèce drachmes 11.- / Italie lire 2.- / Yougoslavie dinars 5.- / Norvège 45 øre  
Pays-Bas cents 20 / Portugal esc. 2.50 / Roumanie lei 16.- / Suède 50 øre / Suisse 45 centimes / Slovaquie cour. 2.50 / Espagne pes. 1.50 / Turquie Kurus 15.-

# Signal



Un de ceux de  
nos aviateurs qui ont  
remporté le plus  
de succès:  
le lieutenant-  
colonel Mölders



EXTRA *leicht*

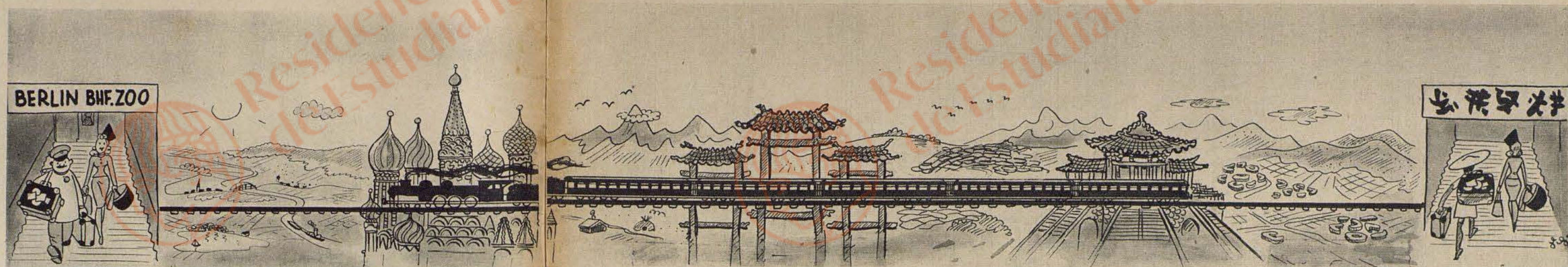


**Hensoldt**  
**DIALYT**

Jumelles prismatiques  
pour voyage-sport-chasse

**M. HENSOLDT & SOEHNE**  
Opt. Werke A-G, Wetzlar (Allemagne)

COPYRIGHT 1940 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN



## Le transsibérien

Au lever du soleil, nous quittons le bateau de passage à Fusan. Au-dessus des nuages blancs se dessine, comme tracée au pastel, une ligne d'un rouge tendre.

Nous avons un peu le cœur gros en contemplant pour la dernière fois le vapeur qui nous a conduits jusqu'ici. Il nous avait, une fois encore, fait don d'un sentiment qu'on éprouve toujours en s'embarquant sur un navire: la nostalgie du large.

Une chose est certaine: selon toutes prévisions humaines, il s'écoulera un certain temps avant que nous n'éprouvions à nouveau ce doux sentiment. Ce qui nous attend à présent, ce sont des trains express. Sur la pancarte du wagon qui doit nous abriter vingt-quatre heures de suite, on lit: direction Pékin. Afin d'obtenir des billets de wagon-lit, nous avons dû présenter la copie d'un télégramme dont nous ne pouvions pas déchiffrer les caractères chargés de sens. Et maintenant, après une minute ou deux d'incertitude, nous montons tout fiers dans le train. Nous sommes en règle!

Nous nous trouvons pour la première fois dans un compartiment dont le lit de dessus est en travers. C'est une pièce assez vaste pourvue d'une table pliante et d'un siège: on voit tout de suite que celui-ci est destiné aux longs voyages.

Tels des enfants en possession d'un nouveau jouet, nous n'avons rien de plus pressé que d'examiner curieusement les moindres détails. Et notre enthousiasme ne connaît plus de bornes. Immédiatement derrière nous se trouve le deuxième compartiment du wagon, le «salon» vitré, d'où l'on peut, confortablement assis dans des fauteuils-clubs, admirer le merveilleux paysage de Corée.

A nos regards apparaissent les bizarres petites îles de la mer intérieure du Japon et les collines volcaniques escarpées de l'empire insulaire. A présent, les yeux se reposent en considérant les vallées étendues et les larges crêtes prudemment étagées. Il n'y a guère de temps que nous sommes en route, et voici qu'on nous apporte déjà du thé! Cette attention nous est bienfaisante, car après le long séjour sous le climat humide du Japon, nos gorges ne peuvent résister, à la sécheresse subite du continent.

Corée! Le paysage a changé, et avec lui les hommes, les véhicules, et tout ce qui nous entoure; tout est enveloppé d'une atmosphère combien différente! Ici on se sent dans un empire colonial, en quelque sorte. Le voyageur en kimono occupe, en tout honneur, une première classe. La Coréenne porte une jupe large et un tablier, et ce costume rappelle, vu de loin, celui d'une montagnarde de l'Allemagne du sud ou de telles habitantes de la Forêt-Noire; surtout lorsque la femme accompagne son mari coiffé d'un chapeau singulier, quasi en haut de forme.

La troisième classe est bondée, preuve que nous pénétrons dans le grand réservoir d'hommes appelé la Chine. Les voyageurs à la taille élancée qui peuplent le salon vitré sont sûrement des Mandchous qui retournent dans leur patrie. La sécheresse s'accuse et à ce signe nous reconnaissons que la mer s'éloigne toujours davantage. Un tas de voyageurs sont occupés à déguster des «hachis»: ce sont là des fruits savoureux qui, pour nous, Européens, se présentent comme une espèce intermédiaire entre la pomme et la poire.

Hélas, nous ne nous étions pas rendus immédiatement aux objurgations polies du garçon et nous en fûmes bien punis: Nous dûmes nous contenter, après le dîner en

commun, de tables qui portaient les traces des soupes et des sauces ballottées au gré des nombreux virages.

Le coucher du soleil diffère de ce nous avons contemplé au Japon, il est moins riche en couleurs. Une boule de feu d'un rouge sombre s'abîme à l'horizon, et tout d'un coup, c'est l'obscurité totale. D'un instant à l'autre, un froid intense règne.

A la frontière coréo-mandchoue, on nous soumet à des formalités assez compliquées, et le boy du train a eu du mal à nous réveiller. Nous avons toutes les peines à comprendre que nous serons dans un instant à Moukden et que personne ne nous demande de remplir un formulaire quelconque ou de faire voir l'intérieur de nos malles.

Malheureusement le temps nous manque pour visiter ce centre industriel si intéressant du Mandchoukouo. Bientôt, nous nous retrouvons sur le quai, et voyons arriver l'express vrombissant.

Le fameux train dont tous disent des merveilles, tous ceux qui ont pu en admirer la beauté de lignes et en apprécier le confort. Dans le wagon-restaurant, on déguste des cocktails de toutes sortes, et la cuisine y est soignée. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que le temps passe comme une lettre à la poste (bien que Charbine soit à huit heures de distance).

Chacune des étapes de cette randonnée en Asie nous pose de nouvelles énigmes à résoudre. A Fusan, nous nous demandons, perplexes, s'il y aurait moyen de nous procurer un billet de wagon-lit. A Moukden, nous fîmes des efforts louables pour avoir droit au train de luxe moyennant le supplément jusqu'à concurrence du tarif de l'express. Deux jours après, nous revîmes sur le quai, dans l'attente impatiente du train. A quoi ressemblera le wagon que le sort nous a réservé? Sera-ce un Pullman ou un wagon-lit aux compartiments séparés? Ceci n'a rien de risible: toute la question des bagages en dépend. Par mesure de précaution, chacun d'entre nous avait déjà fait enregistrer deux malles; précaution inutile, notre compartiment avait de la place à revendre.

Une fois encore, un tout autre paysage se déroule à nos yeux. A perte de vue, c'est la steppe. Les lacs, petits et rares, sont recouverts d'une mince couche de glace. Ici et là, des traces de neige. Caractéristiques sont les cabanes en torchis qui, comme partout en Mandchourie et en Chine, sont entourées de petites «murailles de la cité». De grands troupeaux de moutons fuient devant le train, cependant que leurs bergers, se tenant impeccablement sur leurs chevaux, considèrent placidement ce tableau, symbole d'un autre âge, au rythme plus précipité.

Le plus curieux de tout ce voyage, c'est l'habitude, le naturel avec lequel on se prend à changer continuellement de train. Et l'on est de moins en moins incommodé par l'éternel bruit des roues.

La seule curiosité qui reste, c'est de savoir à quoi ressembleront les questions posées au prochain contrôle des passeports, et jusqu'à quel point ce même contrôle s'exercera. Et voilà à quoi nous occupons nos pensées, cependant que nous déjeunons à l'Hôtel Manchouli.

Cette fois, nous voici en face de la grande aventure: le transsibérien. Tant que nous nous prêtons aux exigences du contrôle de sortie, il n'y a pas la moindre trace d'un express, mais il suffit de tourner la tête vers l'autre côté de la gare pour apercevoir des rails d'un écartement inusité: pas d'erreur, ces rails sont destinés au train attendu.

Tout cela n'empêche pas que nous ne rations l'instant solennel — il est déjà là, au moment où, chargés de nos bagages, nous quittons la douane. Il est déjà là, avec ses immenses wagons, avec ses compartiments spacieux.

Faire son nid pour six jours dans ce compartiment pareil à une chambre, cette pensée est attirante. Tandis que nous examinons encore la possibilité de charger nos bagages dans le wagon, nous voici déjà à la première station russe, et nos bagages recommencent leurs pérégrinations.

Il est six heures, et l'on nous assure que nous ne nous coucherons certes pas avant deux heures du matin. Nous n'en voulons rien croire, car les préposés aux bagages travaillent vite et bien; en un rien de temps, abstraction faite des plombages, ils ont expédié le tout. Si bien qu'à neuf heures déjà la liste des fourrures et des bijoux est prête, le dépôt des devises est confirmé par une quittance en règle, et nos compartiments nous attendent.

Pour la première fois, nous entendons le sifflet strident d'une locomotive russe, et le train se met en branle, après une secousse qui nous fait apercevoir toute l'importance du moment.

Six jours de transsibérien! A la rapidité avec laquelle nos timbres d'alimentation nous quittent, nous reconnaissons combien le temps passe vite. Des parties régulières d'écarté, une chope matinale et de larges rasades de vin pendant la nuit, telles étaient les étapes de notre emploi du temps. Il arrivait que des souvenirs scolaires revinssent à notre esprit. Les noms appris s'animaient, devenaient réalité: Irkoutsk, le Lac Baïkal. Les steppes et les forêts alternaient, mais la note dominante était donnée par l'infini des plaines dont je n'ai vu la réplique qu'en Amérique du Nord.

Nous oublions presque l'incroyable distance que nous venons de franchir. Déjà, l'Europe est proche. Ceux qui montent, ont déjà un peu le visage et les allures de chez nous. Le jeune officier blond qui nous fait vis-à-vis dans le wagon-restaurant, pourrait être un Allemand. Je le dis à ma compagne de voyage, et, en le disant, je m'aperçois pour la première fois que nous avons traversé toute l'Asie. Nous avons laissé derrière nous Krasnoïarsk, l'Jénisséï, l'Ob et son affluent l'Irtych. Et Omsk, la vieille ville nous apparaît.

Notre train est bondé de Russes qui vont à Moscou où des sessions et des cours les attendent. Les officiers que voici rejoignent leur nouvelle garnison; leur courtoisie à l'égard des femmes est en tout point remarquable.

Les contreforts de l'Oural disparaissent sous des forêts épaisses. C'est presque avec regret que nous prenons notre dernier repas dans le wagon-restaurant. Ce regret est surtout dû à l'excellent beurre russe et au bouillon de poulet, qui vient à point nous réchauffer intérieurement du froid extérieur.

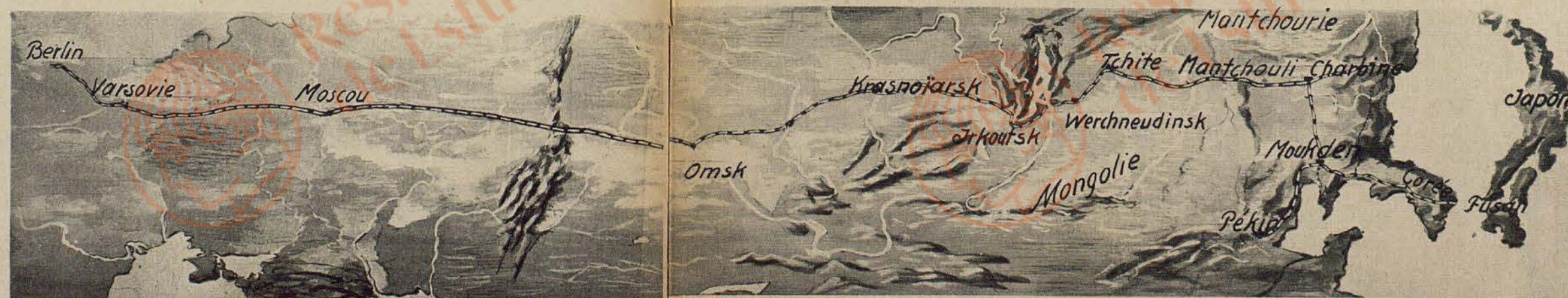
Nous avons peine à nous séparer à Moscou du transsibérien, qui nous fut si hospitalier. Nous avions espéré que le train aurait du retard. Et c'est ce qui se produisit: nous manquâmes la correspondance, et le lendemain matin, toutes formalités accomplies, nous étions en un rien de temps sur la Place Rouge. Nous avions devant nous le Kremlin, dont le style unique en son genre constitue la transition entre l'art européen et l'art asiatique.

Encore trente-six heures de voyage! Quelle bagatelle pour nous, qui avons brûlé les étapes depuis l'Extrême-Orient à travers le continent asiatique! C'est là une enjambée, moins que rien. Il y eut encore un intermède agité à la descente du train à Dunsbourg; ne nous fallut-il pas changer de train en sept minutes et à la tête de quarante-six malles et valises à déployer par-dessous le marché.

Honneur à l'employé de la gare qui eut pitié de nous, de nos malles et de nos caisses, et nous laissa aller en paix!

On en a déjà fait l'expérience: les dernières heures d'un voyage sont toujours les plus longues. Quinze jours après, en apercevant dans une gare une inscription que nous pâmes déchiffrer, pour la première fois l'impatience du retour s'insinua dans nos cœurs, et nous nous sentîmes heureux: nous étions chez nous!

F. v. R.



## Signal

Sur notre photo en première page:  
Le lieutenant-colonel Werner Mölders  
devant l'empennage de son Messerschmitt.  
Plus de 50 barres noires y sont marquées —  
chaque entaille signifie une descente...  
Le jeune officier âgé de 27 ans est le  
chef d'un escadron de chasse qui a réussi  
plus de 500 descentes. A l'occasion de la  
quarantième descente, le Führer décora  
Werner Mölders de la feuille de chêne de  
la croix de chevalier de la croix de fer.  
Cliché: Schmitz, de la PK.



Genève, mai 1931: La Commission d'études pour l'Union européenne de la S. d. N. condamne l'Union douanière austro-allemande. Ce fut une des fautes grosses de conséquences commise par la Commission considérée alors comme la première réalisation de l'idée paneuropéenne. Notre illustration nous fait assister à la séance dans la véranda du local provisoire de la S. d. N. sous la présidence du futur ambassadeur de France, François-Poncet (flèche). Plus loin, à gauche, le ministre allemand des Affaires étrangères Curtius et le ministre autrichien Schober. A droite, Aristide Briand

# Le mauvais chemin de la Paneurope



Le comte R.N. Coudenhove-Kalergi l'auteur de l'ouvrage, paru en 1923 sous le titre de « Paneuropa », ouvrage qui fut le point de départ et la base du mouvement paneuropéen

L'ouvrage intitulé « Paneuropa » parut en l'année de malheur 1923. Il était « dédié à la jeunesse d'Europe » et il portait sur sa couverture « l'emblème d'union des Paneuropéens de tous les États, la croix ensoleillée, la Croix-Rouge sur soleil d'or, symbole d'humanité et de raison ». Il fallait, semblait-il, être ou follement téméraire ou complètement étranger à la réalité pour, en pleine inflation allemande et autrichienne, et en présence

de l'impuissance et de la désagrégation extrême du Reich, inviter à grand fracas en allemand l'Europe à s'unir. L'auteur R. N. Coudenhove-Kalergi était un illustre jeune inconnu de Vienne. Bientôt il se trouva même que ce comte viennois n'était ni d'ethnie germanique, ni rejeton d'une famille noble de la monarchie disparue et que l'on avait affaire à une singulière figure internationale, à un « Européen » mâtiné de Japonais.

hove: d'une part, il décrète que « l'Europe s'oblige à repousser toute attaque contre la métropole britannique (par ex. une attaque aérienne russe contre Londres) » et, de l'autre, il trouve tout naturel que la contre-prestation de l'Angleterre ne consiste qu'en la protection de l'Indochine française et des Indes néerlandaises, estimant, pour le surplus, que « l'Angleterre pourrait fort bien demeurer neutre dans une guerre russo-européenne. » Voilà ce que l'on écrivait et publiait en 1923. Ce ne fut que sept ans plus tard que les Français évacuèrent la Rhénanie. Entretemps avaient été conclus, en 1925, le Pacte de Locarno et, en 1926, comme réassurance, lors de l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations, le traité germano-russe de Berlin. La crise allemande était sur le point d'éclater de nouveau, cette fois comme élément d'une crise mondiale qui allait ébranler jusqu'aux fondements économiques de l'Amérique. C'est à cette heure-là que, sur l'initiative du vieil homme d'Etat français, Aristide Briand, demeuré seul à la tribune de Genève depuis la disparition d'Austen Chamberlain et la mort de Stresemann, la Paneurope de Coudenhove fut officiellement réalisée mais... seulement sur un parchemin diplomatique.

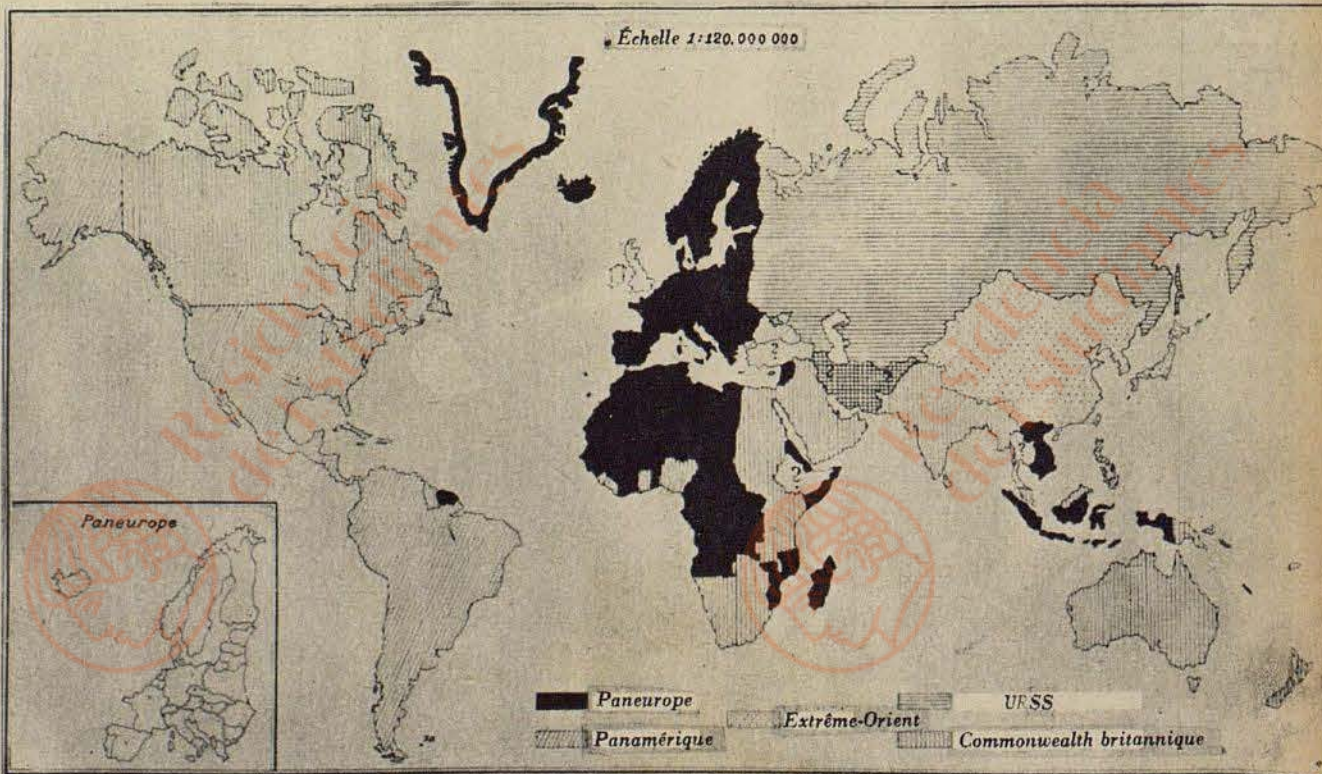
« M. Briand a donné aujourd'hui un déjeuner auquel assistaient les ministres des affaires étrangères des 27 nations européennes participant à la X<sup>e</sup> Assemblée de la Société des Nations. A la fin de cette réunion, il a développé les idées relatives à l'organisation de l'Europe. Après un échange de vues, les délégués présents ont déclaré à l'unanimité prendre acte de l'initiative du président du conseil français tendant à instituer

entre les nations européennes un lien de solidarité et de la considérer avec sympathie. Tous se sont engagés à saisir leurs gouvernements de la question... » Tel est, dans le style spécial à la Société des Nations, le communiqué de presse officiel du Secrétariat de la Société en date du 9 septembre 1929. Huit mois plus tard, onze ans après Versailles, le 17 mai 1930, le gouvernement français donnait, simultanément à l'entrée en vigueur du Plan Young, l'ordre définitif d'évacuation de la Rhénanie et, à cette occasion, faisait solennellement remettre aux 26 autres gouvernements européens — dont celui de la Grande-Bretagne — un « Mémoire sur l'organisation d'un régime d'Union fédérale européenne », mémoire de sept pages in-folio d'impression drue.

La lecture de ce document vous donne aujourd'hui un sentiment sépulcral. En phrases à n'en plus finir, on s'y livre au fameux exercice d'exposé équilibré que le proverbe déconseille par la formule « On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs ». Après l'assurance prolixe que la Fédération européenne projetée ne devait nullement s'opposer ni à la S. d. N. ni au Tribunal de la Haye ni « à aucun groupement ethnique, sur d'autres continents ou en Europe même, en dehors de la S. d. N. » vient le passage qui, lors de la première tentative de réalisation pratique du nouveau programme européen devait se révéler comme le méphistophélique traquenard de tout le système proposé.

« La politique d'union européenne à laquelle doit tendre aujourd'hui la recherche d'un premier lien de solidarité entre Gouvernements d'Europe implique, en effet, une conception absolument contraire à celle qui

était-ce un précurseur prévoyant l'inéluctabilité des événements? Était-ce un membre de cette nouvelle Europe aujourd'hui « en marche »? Non. En dépit de ses allures juvéniles, Coudenhove était complètement asservi à cette vieille Europe qui avait signé sa propre condamnation dans les traités des faubourgs de Paris. « Le monde est aujourd'hui « dirigé » de Washington, de Londres, de Moscou, de Tokio et de Paris. C'est là que se trouvent les centres des champs magnétiques internationaux. Les contours des futurs empires mondiaux se trouvent ainsi indiqués », lisons-nous dans le passage où Coudenhove commente la carte-programme d'un nouveau partage et d'un nouveau groupement du monde que nous avons reproduite. Ailleurs nous relevons ceci: « Si Napoléon avait vaincu à Leipzig, les États-Unis d'Europe existeraient soit sous un régime bonapartiste soit sous une forme républicaine » et plus loin: « La sixième Europe s'étend à l'Est aussi loin que le système démocratique ». Tel était le suprême article de foi de Coudenhove. Et par voie de conséquence, il considérait sa future Paneurope comme une perpétuation des frontières de Versailles — « car quiconque touche à ces frontières, compromet la paix de notre continent » — avec Paris comme foyer de puissance et l'intention d'assurer le rattachement de l'Allemagne à l'Occident, tout cela en vue, comme fin dernière, de prendre parti dans la politique mondiale pour l'Angleterre contre la Russie. Car c'est là le paradoxe le plus surprenant de Couden-





a pu déterminer jadis, en Europe, la formation d'Unions douanières tendant à abolir les douanes intérieures pour élever aux limites de la communauté une barrière plus rigoureuse, c'est-à-dire à constituer en fait un instrument de lutte contre les États situés en dehors de cette Union.»

C'est avec cet argument de guingois que l'on eut raison en mai 1931 du modeste projet d'Union douanière austro-allemande qui — pour comble d'ironie! — eut les honneurs d'un enterrement de première classe précisément dans cette Commission d'études pour l'Union européenne constituée à Genève sur la base du mémorandum français. C'était François-Poncet, le futur ambassadeur de France à Berlin, qui était à la présidence: en les termes les plus sévères il accusait le représentant du gouvernement du Reich et celui de la Confédération autrichienne de haute trahison envers l'Europe parce qu'ils avaient osé tenter d'en finir, au moins sur un point, avec le sectionnement de l'aire économique européenne. A ses côtés, effondré, éreinté, sous sa grise crinière léonine, était assis le vieux Briand, son éternelle cigarette dans la commissure des lèvres. Il avait voulu au cours des semaines précédentes devenir Président de la République française et ses nombreux ennemis avaient fait échouer sa candidature, surtout en lui reprochant d'avoir été le zélateur de l'«Anschluss». Tel était la Paneurope de Genève! — Mais jetons encore un regard sur les réponses des gouvernements aux propositions françaises. «Afin d'éviter toute prédominance en faveur d'un des États d'Europe par rapport aux autres, la présidence de la Conférence européenne devrait être annuelle et exercée par roulement.» Ce fut, cela va de soi, la France qui inaugura la série. Nous avons vu ci-dessus le résultat de cette prééminence. Pour le surplus, le Mémorandum insistait surtout sur le truisme de la primauté du Politique à l'égard de l'Economique en évitant soigneusement toute allusion au problème de la révision des traités de 1919. La réponse du Gouvernement du Reich à la date du 11 juillet 1930 ne pouvait, non moins naturellement, que contenir la réserve suivante: «Toutes les tentatives d'améliorer la situation politique de l'Europe dépendront naturellement de l'application des principes de complète égalité de droits et de sécurité ainsi que du pacifique équilibre des nécessités de la vie des peuples. Il faudra trouver des moyens efficaces de remédier aux situations existantes en contradiction avec ces principes. Il serait vain de vouloir édifier une nouvelle Europe sur un fondement qui ne résisterait pas à l'évolution des réalités». Et quelle avait été l'attitude du gouvernement de la Grande-Bretagne à l'égard des propositions de la nation amie qu'était la France? Sa réponse du 16 juillet 1930 avait été rien moins qu'encourageante. Le «Gouvernement de Sa Majesté dans le Royaume-Uni» se retranchait en principe derrière l'examen auquel il devait procéder de concert avec les gouvernements des Dominions et se déclarait pour le surplus «nullement convaincu à la réflexion que l'introduction de nouvelles institutions internationales indépendantes de celles qui existaient soit nécessaire ou simplement désirable».

Paneuropa État-tampon de l'Angleterre et le refus net de celle-ci de s'insérer dans une communauté des États européens, même aussi pâle et aussi théorique, tels sont les souvenirs qui nous restent maintenant de cette voie de l'erreur qu'était Paneuropa! Aujourd'hui ce sont les puissances du centre de l'Europe, alors purs objets d'un planisme politiquement aussi partial que précaire, qui résolvent le problème européen et le résolvent sous leur angle.

Max Clauss

#### L'Europe puzzle anglais

«La seule politique qui garantisse la sécurité de l'Angleterre est la création en Europe d'un système pacifique d'États de ses amis constituant en quelque sorte un gigantesque État-tampon contre la Russie et empêchant l'intrusion de celle-ci dans les eaux anglaises...» C'est ainsi que, dans le livre que nous venons de citer, Coudenhove envisageait l'Europe et c'est sous ces traits qu'il la représentait sur la carte que nous empruntons à son livre (à gauche). La réalité était encore pire; la carte d'Europe était un puzzle dont la main de l'Angleterre ne cessait de mêler les fragments. Voici la vision (à droite) que notre dessinateur a eue sous le coup d'une inspiration: les éléments du jeu, les États européens, que le partenaire anglais vient de nouveau de mélanger, se trouvent disposés de façon étrange... ils représentent les contours de l'Angleterre. C'est que celle-ci s'est en effet toujours bien entendue à empêcher sans cesse l'union de l'Europe et à tirer avantage de la désunion créée



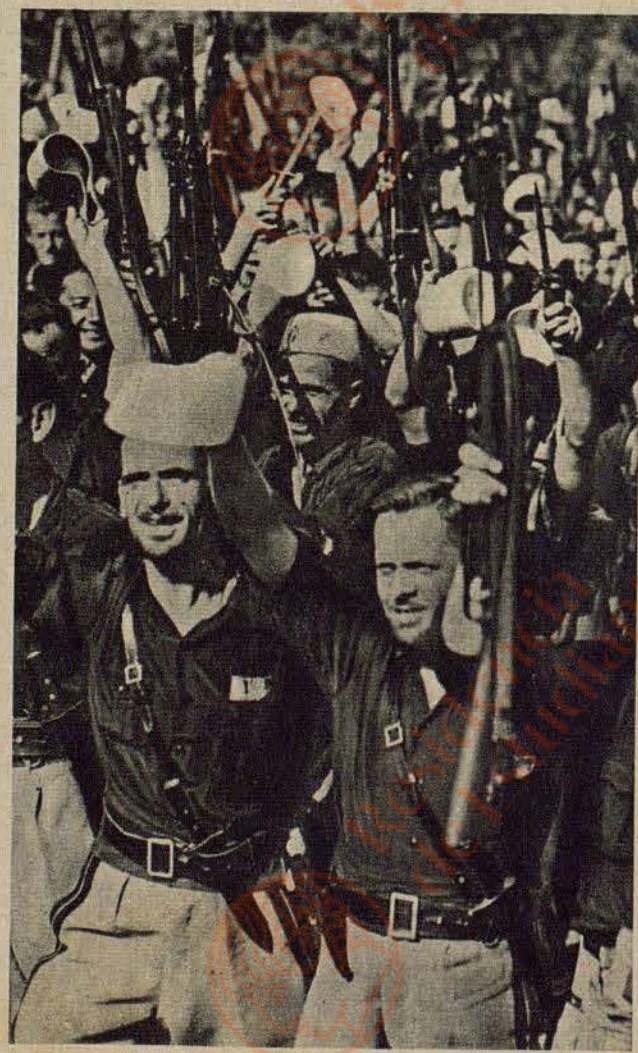




*Là, où l'homme pouvait à peine avancer, il fallait encore amener des voitures et des animaux. Mais seul le mulet tenace s'y prêtait encore à tirer des voitures, on aurait dû dételier les chevaux*



*Des ponts sautés ne purent empêcher longtemps l'avance. Les sapeurs italiens, habitués à la montagne, sont de vrais artistes quand il s'agit de jeter un pont de secours*



*Le képi en peau de mouton sur la tête, le poignard à la main, les soldats de la milice albanaise partent au combat, à la délivrance de leurs frères dans les régions de la frontière grecque*



# En franchissant montagnes et torrents

*Après des troupes italiennes en Grèce*

Lors de leur entrée en Grèce, les premières troupes italiennes durent surmonter d'énormes difficultés de terrain. Les montagnes de l'Épire sont rocailleuses, les vallées sinueuses, et les torrents rapides auraient même sans la forte pluie qui tombe à cette époque de l'automne opposé des obstacles considérables aux sapeurs d'une armée en marche. Nous reproduisons ci-dessous quelques photos montrant ces difficultés et la bravoure avec laquelle elles furent surmontées

*Leur pape au milieu d'eux, les anciens du village se précipitent à la rencontre des libérateurs italiens*



*Les routes mal construites de l'Épire étaient transformées en marécages par l'effet de la pluie. Les troupes s'aidaient de branches ou de bois, ou elles se cherchaient de nouveaux chemins à côté, sur les pentes des collines*



# MUSSOLINI, le poète

Le chef du gouvernement italien, Benito Mussolini, est l'auteur de trois pièces de théâtre: « Les Cent-Jours », « Jules César » et « Cavour », écrites en collaboration avec Giovacchino Forzano.

Nous publions ci-dessous le troisième tableau du troisième acte (dernière scène) de « Cavour », une des trois pièces de Mussolini.

L'action se passe en 1859. Le poète évoque d'abord la lutte entreprise par Victor-Emmanuel et Cavour en faveur de l'indépendance et de l'unité de l'Italie. La scène finale retrace l'épisode capital que voici: Napoléon III, empereur des Français, avait promis au gouvernement italien de le seconder dans sa lutte pour la liberté et l'unité de l'Italie; or, cette promesse, il ne la tenait pas. Avant le dernier tableau de la pièce, l'empereur des Français annonce précisément au roi d'Italie qu'il a changé d'avis.

(Le quartier général du roi à Montebello. La scène est vide. Sur la grande table brûle un cierge. La porte du fond s'ouvre brusquement, et le roi, suivi de Nigra, fait son entrée. Le roi tremble d'indignation. Il se débarrasse vivement de son képi. Il respire profondément, non sans peine. La chaleur qui règne dans la pièce, semble l'étouffer, il ôte son manteau, puis retrousses ses manches jusqu'au coude. D'une main tremblante, il allume un cigare. Il fait quelques pas afin de se resaisir.)

Le roi

Nigra, faites venir le comte. Revenez vous-même. (Nigra exit.) Le roi s'assied, il se presse le front. Cavour apparaît, suivi de Nigra. Tout en lui révèle l'homme qui, depuis des heures, se sent arrivé à un moment décisif, — décisif pour sa vie entière. Son agitation est extrême. Il n'ose questionner, et le roi n'ose parler. Des minutes s'écoulent, dans un silence de mort. Le roi extrait de la poche de son pantalon la copie des préliminaires et la tend à Cavour.) Que dites-vous de ce torchon? (Cavour se saisit du papier, il lit. Ses lèvres frémissent. La lecture achevée, il a une sorte d'étourdissement, il titube un peu, il étouffe, il déboutonne son col.)

Cavour

Non, non, c'est une imposture! Une imposture pure et simple! Ce Français veut encore nous voler l'honneur! Non! Votre Majesté n'apposera jamais son nom sous ce honteux traité. (Le roi se cramponne au rebord de la table avec une telle force qu'il n'est pas loin de la briser.) Sire, gardez-vous de devenir le complice d'une — trahison envers le peuple italien! Ce peuple d'Italie est venu à nous — à nous, Sire! Les meilleurs, les plus braves ont rejoint nos rangs. Et pour prix de leur loyauté, ils devraient être livrés pieds et poings liés aux princes autrichiens, afin que leurs seigneuries s'acharnent sur le plus fidèle d'entre les fidèles!... Et ce serait la récompense de leur fidélité? Enfer et damnation, Sire, on ne négocie pas sur cette base! Pourquoi perdons-nous notre temps à ressasser les insolences de ces Français! (Il montre la feuille du doigt.) Ce sont là de véritables coups de pied à chacun de nos morts, à chacun de nos martyrs!

Le roi

(qui frémissait de tous ses membres au cours de cette sortie, reprend son assurance; il témoigne désormais d'un calme et d'une dignité proprement admirables.) Je ressens moi-même ce que vous ressentez. Je ne suis pas le coupable, croyez-moi, je n'en puis rien si l'Empereur se refuse à continuer la lutte. Son désir de paix est dû, n'en doutons point, à de mûres réflexions, et pour ma part je ne saurais le contraindre à la guerre.

Cavour

Allons donc! Qu'il aille au diable, cette andouille d'empereur qui n'est même pas consanguin de Napoléon le Grand — cette espèce de faux-pas couronné qui bombarde sa femme de télégrammes pleurnichards, dès qu'il lui arrive le moindre bobo! Dégadé, ramolli par ses débauches milanaises, voilà ce qu'il est! Qu'il aille à tous les diables et qu'il nous laisse en paix! Nous nous laisserons plutôt crever la peau pour Turin et pour la Maison de Savoie que de nous allier avec cet individu! (Le roi et Cavour se regardent fixement.) O Mazzini, combien tu avais raison! Mazzini a écrit ceci en janvier dernier: «Après la première bataille, vous serez trahi!» Mazzini — oui, Mazzini est un prophète, et moi — moi j'ai fait faillite. (Il ne peut plus continuer, il sanglote.)

Le roi

Cavour, ne dites pas des choses pareilles. Vous ne savez pas ce que vous dites. Croyez-vous par hasard que je n'éprouve aucune peine à conserver mon calme? Vous et moi, nous avons tout sacrifié sur l'autel de la Patrie — et voilà qu'à présent nous devons sacrifier jusqu'à notre indignation. Contraignons-nous à être froids comme le marbre et que notre raison parle seule. Et sachons-nous incliner en tout honneur — et cela à cause de l'avenir; car l'avenir nous appartiendra tout entier, même si le présent ne nous appartient qu'à moitié.

Cavour

Je ne puis apposer mon nom sous ce traité infâme. (Silence.) Sire, veuillez me relever de ma charge.

Le roi

(qui perd lui aussi la maîtrise de soi.) Vraiment? Il fallait s'y attendre! Ha ha! On démissionne! Ces messieurs en prennent à leur aise, et ce qu'ils imaginent est d'une simplicité enfantine: ils donnent leur démission, et puis le tour est joué! Tandis que moi, je ne puis en aucun cas recourir au même expédient; impossible de démissionner et de laisser les autres dans le pétrin. On commence par s'atteler avec nous à une certaine tâche; puis, au moment le plus terrible, et où il s'agit de prendre toutes ses responsabilités, on m'abandonne à mon sort — on me laisse seul avec ma responsabilité envers le peuple, on me laisse seul en face de l'Histoire. (Cavour essaie de placer un mot.) Non, non, taisez-vous! (A Nigra) Le comte Cavour est un peu souffrant; question de nerfs. Veuillez le reconduire à ses appartements.

Cavour (joue sa dernière carte)

De même qu'un ministre doit sentir que le moment de démissionner est venu, de même certains autres devraient sentir qu'il est temps pour eux d'abdiquer...

Le roi (hors de lui)

Comte, vous vous oubliez, vous parlez à votre roi.

Cavour (égaré)

Mais les Italiens ne connaissent que moi — que moi seul! Je suis leur véritable roi!

Le roi (au comble de la fureur)

Vous dites? Qui donc de nous deux est le roi, qui donc le coquin? (Pour ne pas se jeter sur Cavour il va rapidement vers la porte de droite, Cavour se retire avec un geste de désespoir, le roi revient à la table. Nigra reste pétrifié sur place. Silence. Le roi à Nigra:) Amenez-moi sur-le-champ Lamarmora! (Nigra sort. Le roi froisse nerveusement son cigare à demi éteint. Nigra revient, accompagné de Lamarmora.) Général, le comte Cavour ne veut pas partager avec moi la responsabilité d'une paix immédiate, de cette paix que Napoléon entend nous imposer. Et c'est pourquoi il vient précisément de m'offrir sa démission. Dans ces conditions, je vous charge, général, de constituer le nouveau ministère.

Lamarmora

Sire, je ne saurais assumer la responsabilité qu'un comte Cavour lui-même n'ose porter. Je supplie Votre Majesté de réfléchir encore... (Le roi l'interrompt d'un coup de poing asséné sur la table.)

Le roi

Tous les mêmes, les nerfs de Lamarmora flanchent, la série continue — qu'il se retire lui aussi, qu'il retourne à ses chères études! Et si cela ne dépend que de moi, qu'il continue à se prélasser sur terre comme au ciel. (Il lui tourne brusquement le dos. Exit Lamarmora. Le roi s'assied, puis d'une voix étouffée à Nigra.) Eh bien, qu'en dites-vous? Vous avez vu ce qui s'est passé, jeune homme? Il est joli, n'est-ce pas, le métier de roi? Ah, Radetzky me l'avait prédit jadis, lors de notre voyage à Novare: «Quelques pas de plus sur cette voie où vous êtes engagé, et vous serez bientôt seul.» Les événements lui ont donné raison; nous en sommes là aujourd'hui — que ces messieurs m'abandonnent — et le pays... le pays me maudira. (Cavour reparait dans l'embrasure de la porte, sans être vu du roi. Le roi est pris d'un brusque accès de révolte.) Et que ce soit moi — moi qui, cette fois, aie raison, voilà ce qu'ils ne comprennent pas, il n'y en a pas un seul qui le comprenne. Ils ne veulent pas voir que l'Italie ne trouvera pas son salut dans l'aide étrangère.

Cavour

Moi, j'ai compris.

Le roi (se retournant vivement)

Que me voulez-vous? Qui vous appelle ici?

Cavour

L'Italie.

Le roi (durement)

Vous entendez la voix des fantômes, comte, vos nerfs sont à bout.

Cavour

Non, Sire, je n'entends que la voix de l'Avenir. Et c'est pour préparer l'avenir que je suis revenu. Non point parce que je songe à reprendre ma démission: mon activité a pris fin. Non, c'est un autre motif qui me pousse ici.

Le roi (encore très réservé)

Quel est donc le motif, comte Cavour, qui vous ramène à moi après ce qui s'est passé?

Cavour

Je tiens à vous demander pardon, Sire, de mon emportement, j'ai à cœur que mon nom ne soit pas entaché d'une offense au — premier roi d'Italie.

Le roi

Cavour, mais c'est de la folie pure! C'est bien vous qui me dites cela, après m'avoir traité comme un chien?

Cavour

Bien des passions m'agitent, je le sais. Mais j'ai assez d'honneur dans les entrailles pour savoir reconnaître mes erreurs. Je salue dès à présent en Votre Majesté le premier roi de l'Italie unie. Un peuple qui porte en son cœur une idée sainte — vous m'entendez: dans son cœur, et non dans sa tête — un tel peuple continuera sa route malgré toutes les vicissitudes et toutes les déceptions — même si elles atteignent l'horreur présente (il fait un geste vers le traité). Et puis, vous êtes le peuple en personne, vous êtes grand comme le furent les plus grands et les meilleurs de notre peuple. Et en pleine tourmente, vous demeurez au gouvernail du navire en péril, les hurlements et les malédictions de l'équipage n'y font rien. Et le navire échappe au péril, cependant que la route du soleil s'ouvre devant lui.

Le roi

Cavour!

Cavour

C'est tout ce que j'avais à dire. Je n'ai pas d'autres désirs. Le pilote à la mer! Un autre prendra sa place.

Le roi

Comte, je vous remercie. Quand bien même nous devrions nous séparer, votre idée demeure. Je la réaliserai. Envers et contre tout, nous ressusciterons l'Italie unie — moi et le peuple italien — sans le secours de l'étranger!

Cavour

Oui. L'Italie, c'est Dieu: elle est l'œuvre de sa propre création. (Il salue profondément et se retire. Le roi le suit d'un regard, après quoi il incline lentement la tête.)

(Rideau)





### Le Duce

Le regard fixant hardiment le lointain, le Duce, chef suprême de l'armée de l'Empire Italien, prend avec sang-froid les grandes décisions qui contribuent à inaugurer pour l'Europe des temps nouveaux et meilleurs. Photos en couleur prises par Elsbeth Heddenhausen





### L'homme d'Etat

Avec un calme parfait et une sûreté de vues qui ne l'abandonnent jamais, sachant constamment attendre l'heure exacte où il agira, et animé d'un ardent amour pour son peuple, le Duce préside avec une clairvoyance géniale aux destinées de son pays. Photos en couleur prises par Elsbeth Heddenhausen





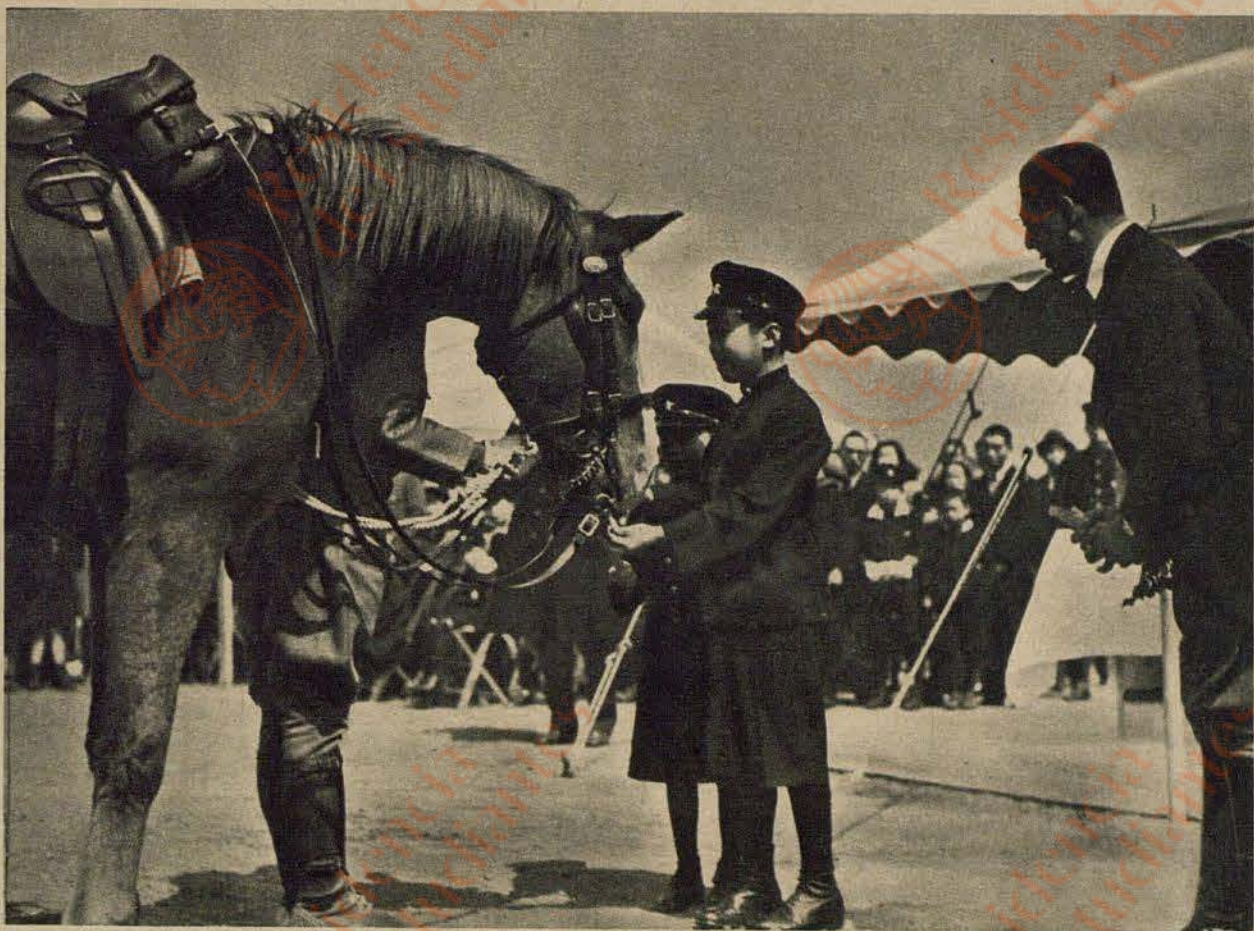
Comme une illustration de la chanson militaire des Japonais, « la marche des chevaux de bataille »  
« En avant, en avant, par-dessus des montagnes et à travers des fleuves, notre cri est toujours « en avant » : au devant de nous, la lumière brille... »

## La marche des chevaux de bataille

愛馬進軍歌  
(文部省音楽課)



— 2 —



Voici la « marche des chevaux de bataille », une chanson dédiée aux chevaux de guerre japonais qui partagent en bons camarades toutes les fatigues de leurs cavaliers

Un cheval de guerre devient immortel. Le cheval vétérinaire « Victory Mountain » eut l'honneur inconcevable pour un Japonais de recevoir des carottes en guise de friandise spéciale, de la main d'un prince impérial. Cette action symbolique eut lieu à Tokio, à l'occasion de la semaine du « cheval inconnu »

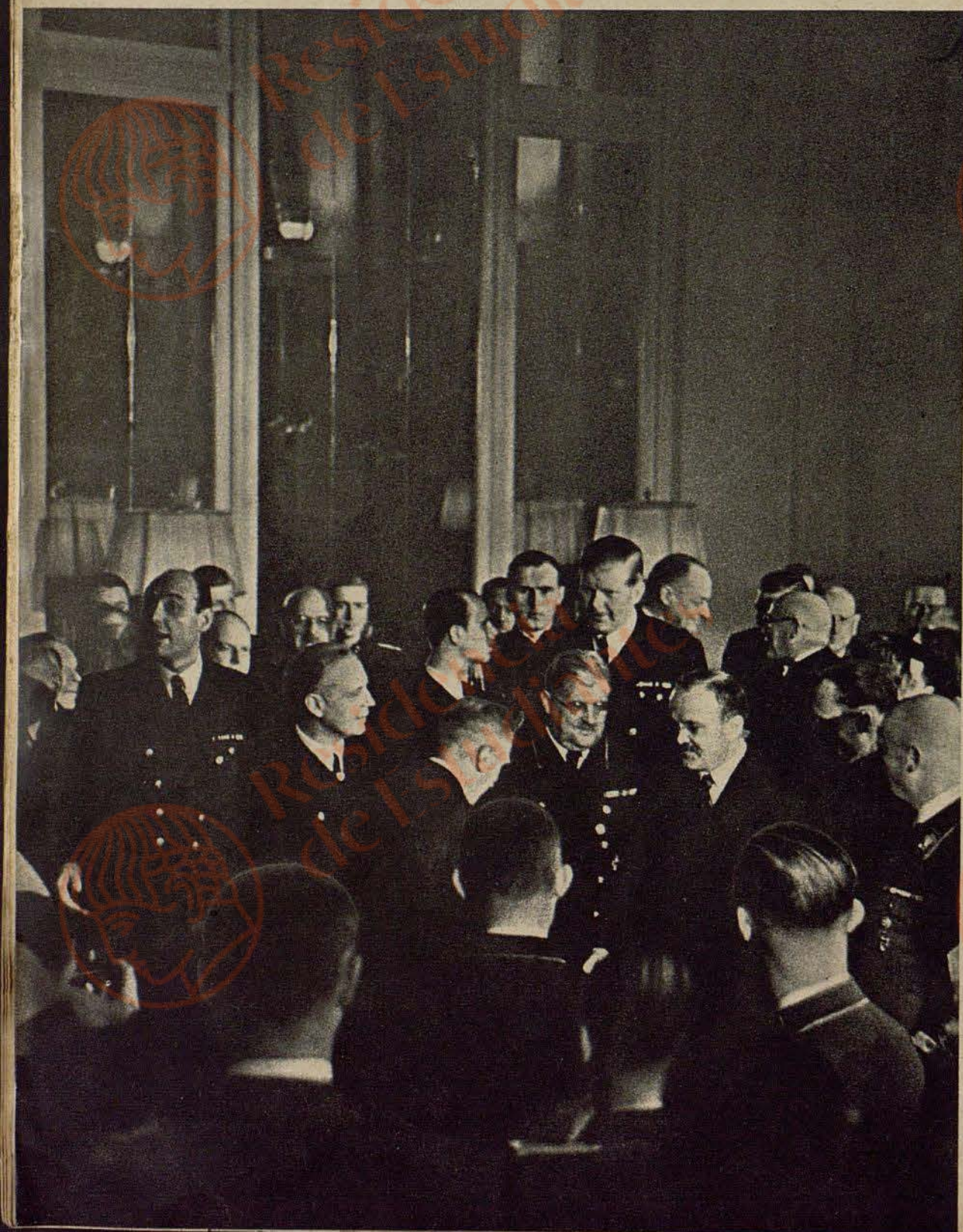


Après la bataille. « Le fort capturé nous sert aujourd'hui de logis. Dors bien, vieux et fidèle cheval de bataille... » Ainsi le dit la chanson militaire japonaise. Le respect du camarade cheval, que nous rencontrons dans ces lignes se reporte aussi sur les esprits des animaux, morts à la guerre. On leur consacre des prières et de l'encens, tout comme aux esprits des soldats morts





Réception à la Gare d'Anhalt à Berlin: le Ministre des Affaires étrangères du Reich M. von Ribbentrop, souhaitant la bienvenue au Président Molotov sur le quai de la gare. Après l'accueil, l'hôte russe, le Ministre des Affaires étrangères du Reich M. von Ribbentrop et le Maréchal Keitel passent en revue la compagnie d'honneur, alignée devant la gare. Le Chef du Gouvernement russe logeait au Château de Bellevue que le Gouvernement allemand tient à la disposition de ses hôtes



Réception à l'Hôtel Kaiserhof: le Ministre des Affaires étrangères du Reich présentant à M. Molotov les personnalités importantes de l'Etat, du Parti et de l'Armée. A gauche du Dr Meissner, ministre d'Etat: l'ambassadeur allemand von Papen

Visite chez Hermann Göring  
Le Maréchal du Reich grand-allemand, Hermann Göring, reçoit M. Molotov dans ses

bureaux et s'entretient longuement avec lui dans le cadre des relations amicales entre l'Allemagne et la Russie

Pendant l'entretien entre le Ministre des Affaires étrangères du Reich, M. von Ribbentrop et le Président Molotov: les membres de la délégation russe, attendant la fin de la conférence dans l'antichambre du Ministre



Réception à la nouvelle Chancellerie du Reich: le Führer reçut plusieurs fois le Président du Conseil des Commissaires du Peuple de l'URSS et Commissaire du Peuple aux Affaires étrangères, M. Molotov, en présence du Ministre des Affaires étrangères du Reich, M. von Ribbentrop, et dans un cercle restreint il eut avec lui des entretiens assez longs. M. Molotov était accompagné de M. Dekanosov, Vice-Commissaire du Peuple aux Affaires étrangères. La résolution historique du Führer et de Staline en faveur d'une amitié entre les deux grands pays qui, aujourd'hui, sont redevenus voisins, est l'un des éléments les plus décisifs d'une importance mondiale, de la réorganisation continentale de l'Europe







Après des entretiens de plusieurs heures dans les bureaux du Ministre des Affaires étrangères du Reich: le Ministre des Affaires étrangères du Reich M. von Ribbentrop prenant congé de son hôte russe dont la visite répondait aux voyages à Moscou du Ministre allemand des Affaires étrangères, de l'année dernière



Réception auprès du Chef de l'Organisation du Reich, M. le Dr Ley: lors d'une conversation avec le Chef du Front du Travail Allemand, les personnalités accompagnant le chef du gouvernement russe ont été mises au courant des tâches et des succès de la politique sociale allemande. A l'exemple du Ministre des Affaires étrangères von Ribbentrop et du Maréchal du Reich Göring, le Délégué du Führer, M. Rudolf Hess, Ministre du Reich, eut, lui aussi, un long entretien avec le Chef du Gouvernement russe



« Deux d'entre eux furent

# abattus par l'artillerie de DCA

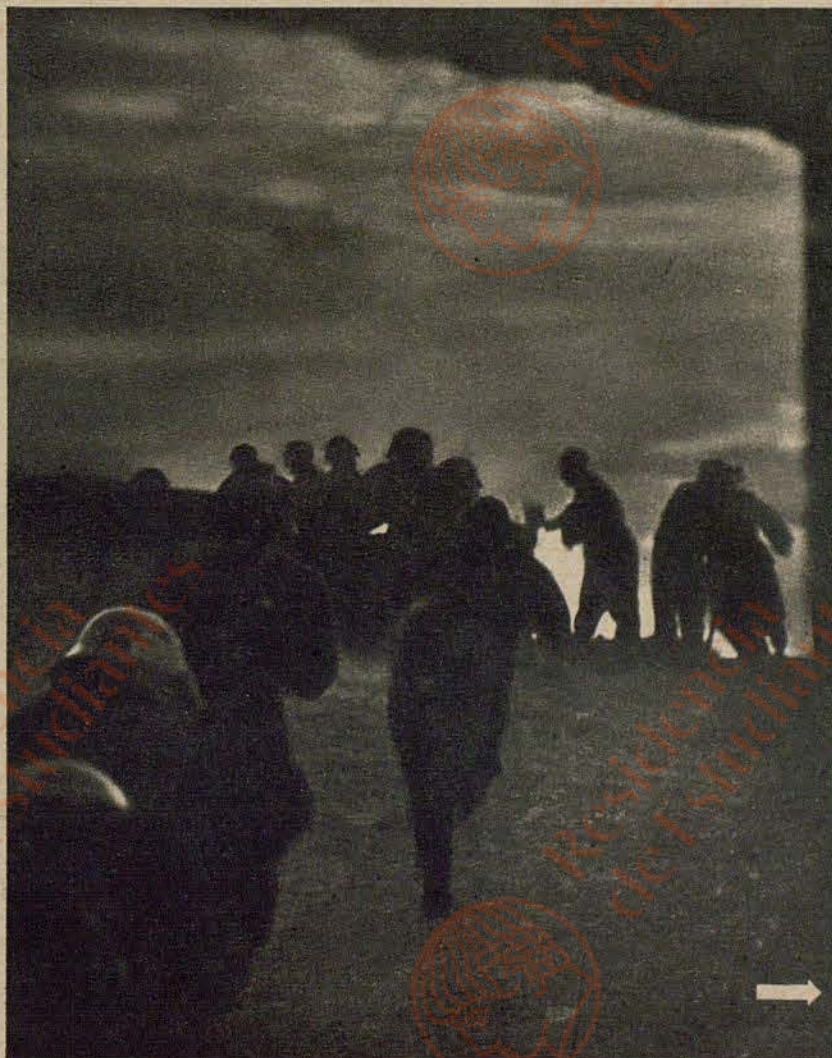
au moment même où ils atteignaient la côte »



Dans la nuit, les postes veillent auprès de la batterie de DCA. Un des soldats a la main posée sur la sirène, dont le son avertira l'officier et ses hommes, afin qu'ils rejoignent la pièce dès l'approche de l'ennemi. La sonnerie du téléphone retentit, c'est le poste de commandement qui avertit la batterie, cependant que la sirène se met à hurler. Alerte! Alerte!

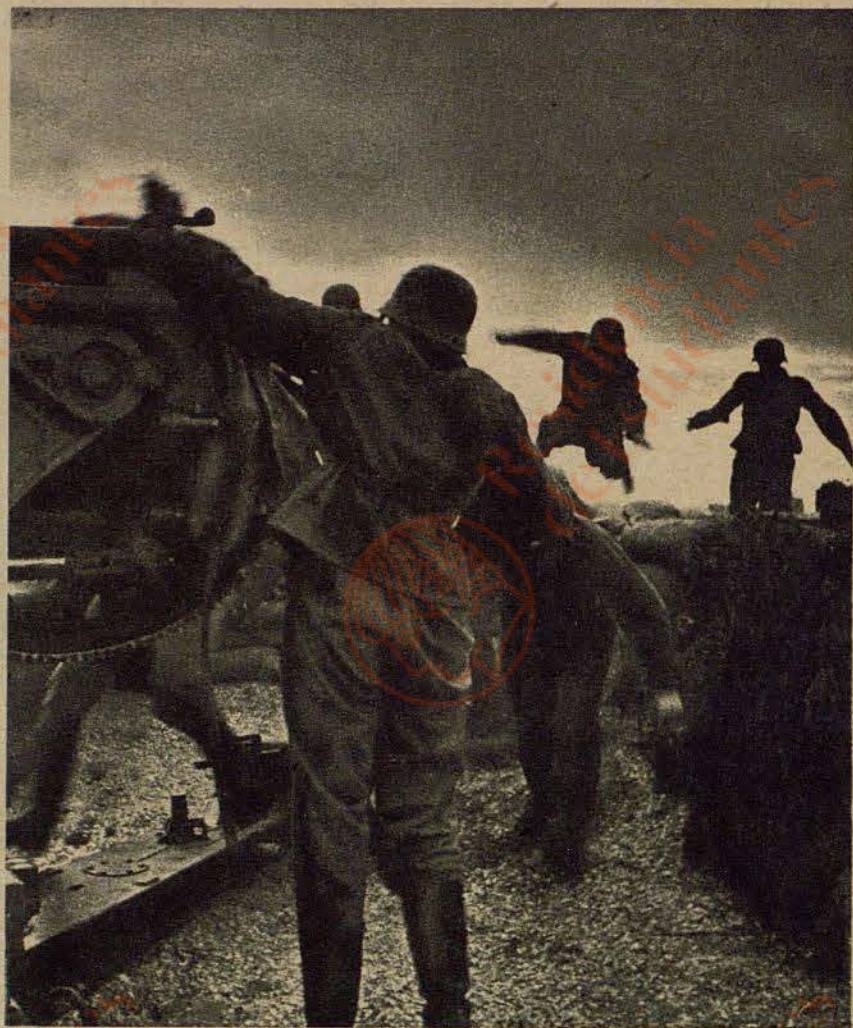
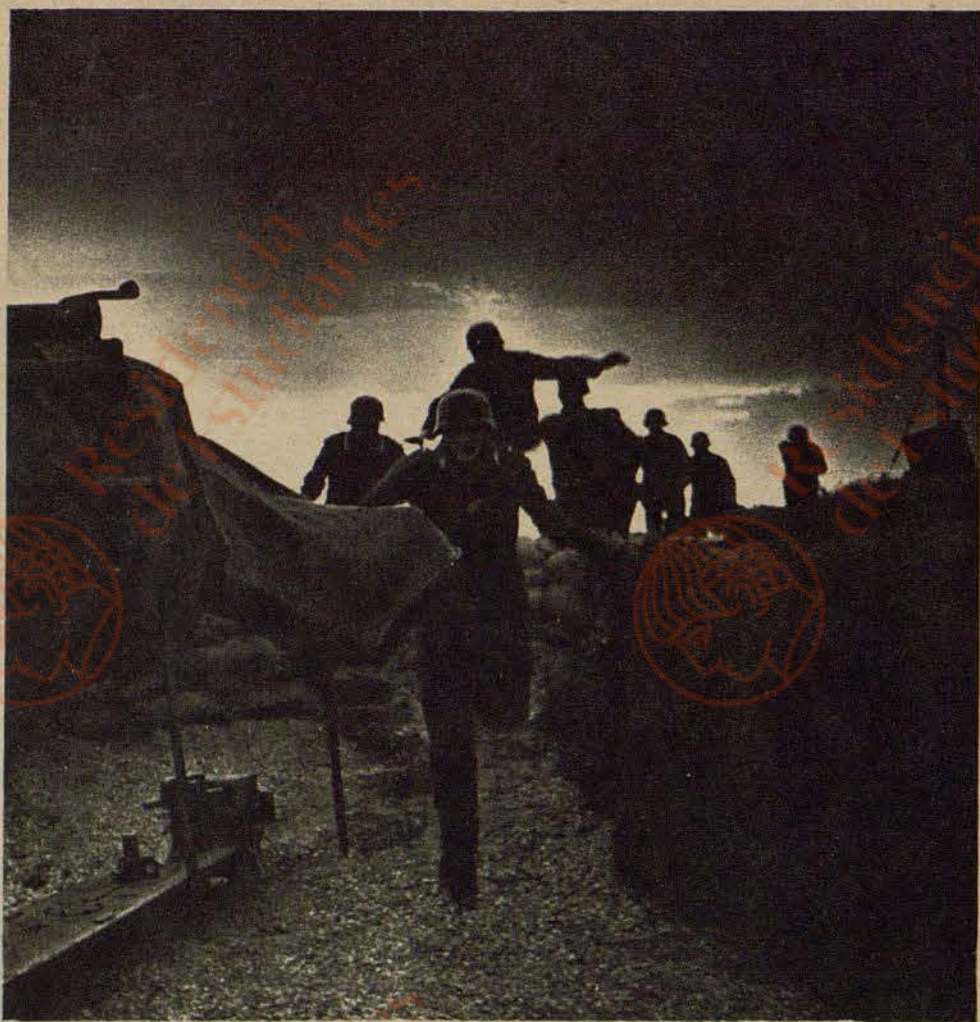


Voici le chien de la batterie, appelé Néron. Il dort le jour, et la nuit il est à son poste auprès de la batterie. Néron explore le ciel de son regard. Il sait bien de quoi il s'agit. Dès qu'il entend le vrombissement d'un avion, il s'assied sur ses pattes de derrière et agonit l'avion ennemi de ses hurlements

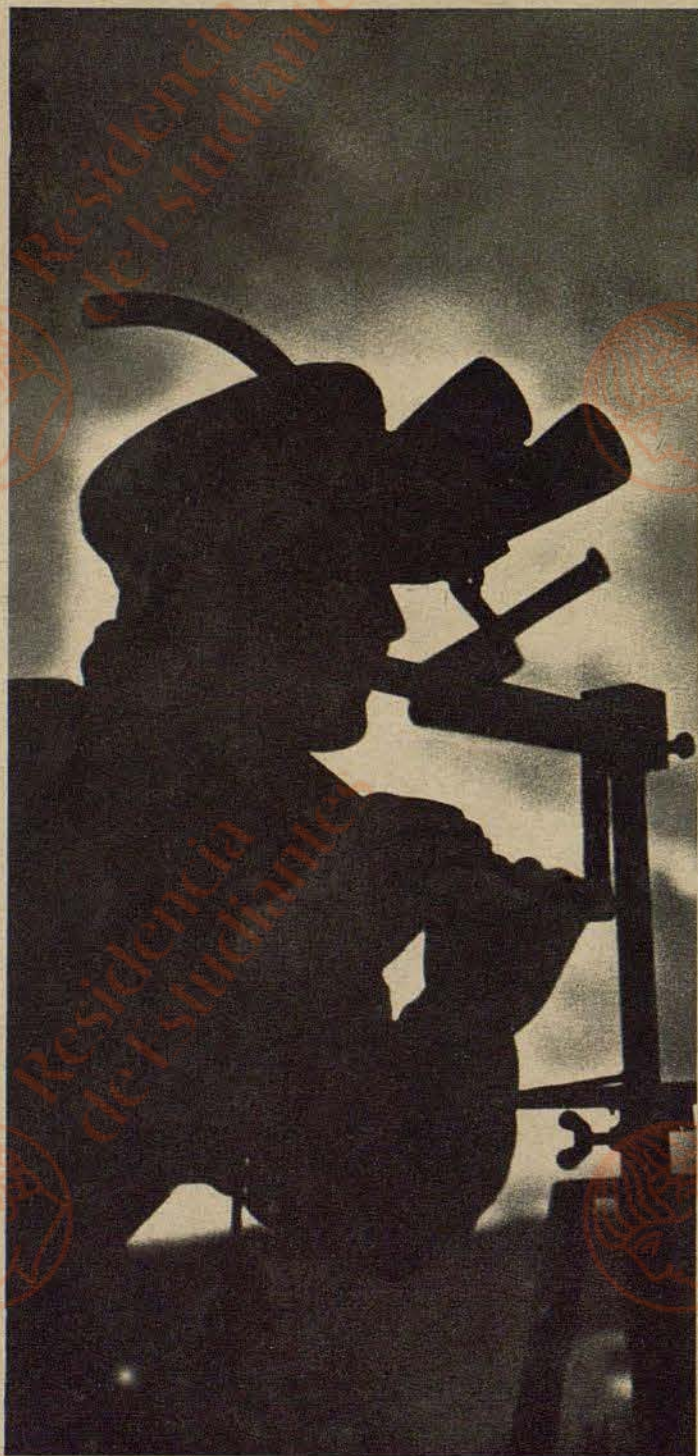


Les hommes se précipitent hors de leurs abris. Ils ont dormi tout habillés sur leur lit. Si bien qu'il ne leur reste plus qu'à s'enfoncer le casque sur la tête au dernier moment. Les manipulations auxquelles ils se livrent maintenant, les nombres qu'ils forment sur les appareils mesurateurs, leur tête en est déjà pleine. Pourtant, ni hâte, ni bousculade. Tout se déroule à une vitesse folle, sans pour cela que la précision en souffre: tous les mouvements ont été appris à l'avance





*A présent, les artilleurs sont à leur pièce. En sautant, ils se précipitent des bastions... Les pièces sont débarrassées de leurs housses*



*Voici l'observateur. Il est en train d'opérer à son mécanisme impressionnant. Maintenant l'avion approchant apparaît dans le collimateur, alors (en haut) les projecteurs inondent d'une lueur soudaine l'appareil ennemi. Au calculateur mécanique de la batterie, (à droite), officiers et hommes mesurent et calculent, et puis c'est le dernier ordre*

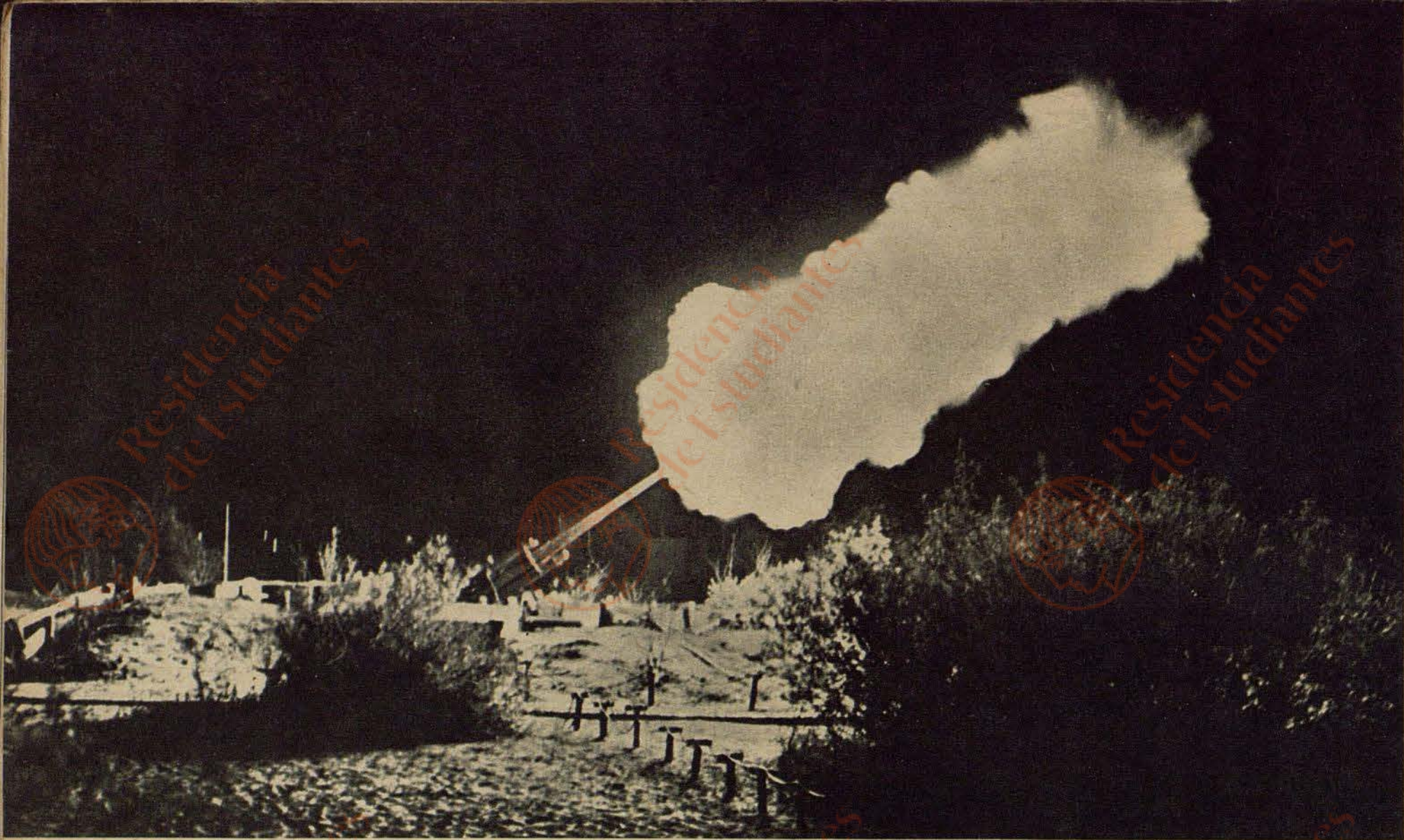




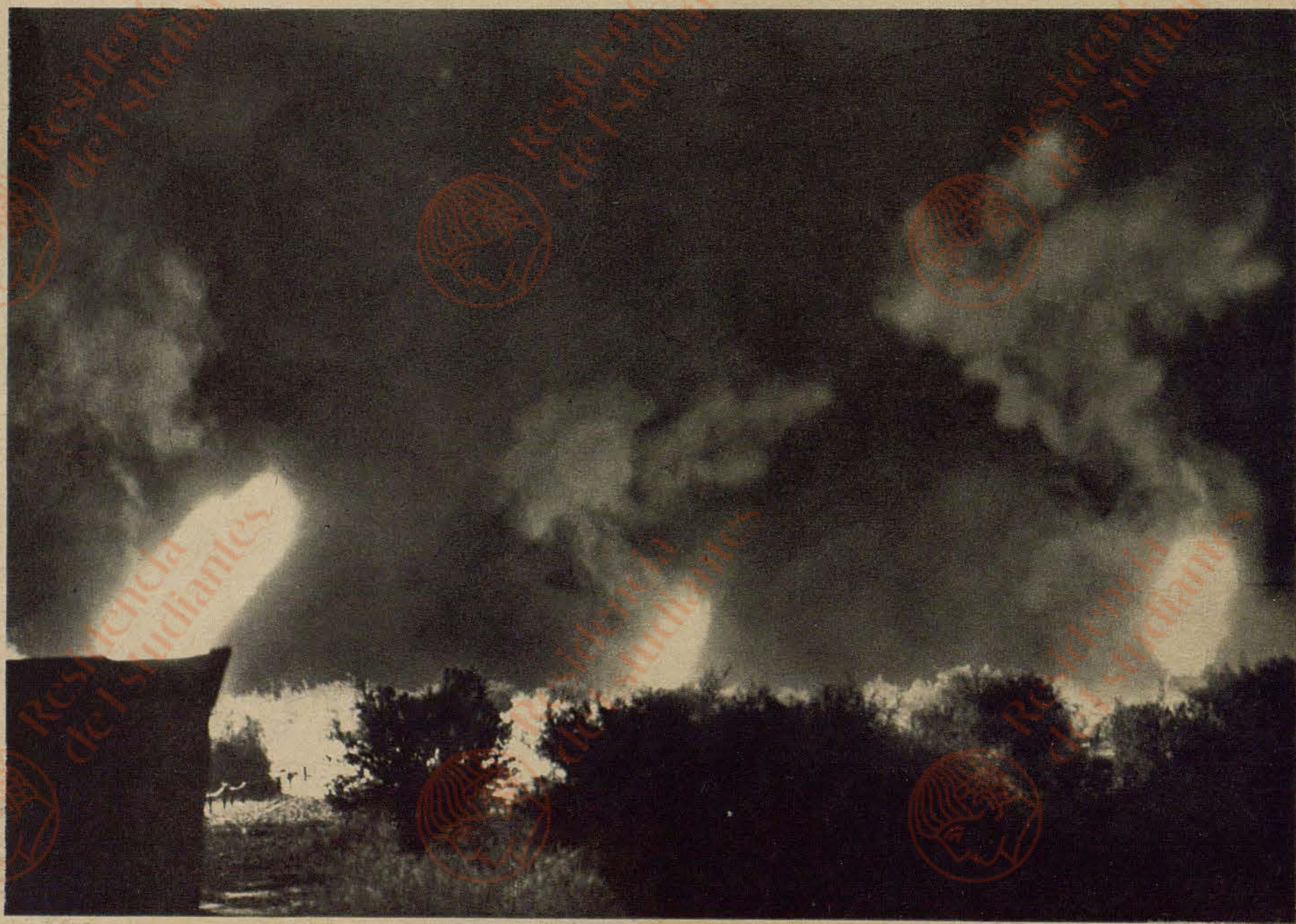


Le long tube du canon anti-aérien se dresse raide dans la nuit noire et les feux des projecteurs se croisent dans le ciel au-dessus de la batterie. Une petite tache de lumière glisse, pâle, sur l'horizon: ce sont les projecteurs du secteur voisin





*Le premier coup de feu retentit dans la nuit. Un jet de flammes sort du tube, un éclair blanc*



*Toute la batterie tire et mitraille d'une grêle de fer et d'acier l'avion qui approche de la côte*



# Et le lendemain



Le lendemain, les soldats de la DCA cherchent un des avions descendus.  
Il doit être ici entre les champs et les prés. Ils demandent au paysan



et c'est ici qu'il s'est écroulé au milieu d'un entonnoir d'obus, que ses propres bombes ont foré, celles qui à l'origine avaient été destinées à l'Allemagne



Et voici le trophée, l'emblème du bombardier anglais: à présent, il ornera le mur dans l'abri de la batterie. Et le soir ils se mettent ensemble pour célébrer leur succès, ils se racontent des histoires sur d'autres descentes, l'oreille aux aguets et attendant un nouveau hurlement de sirène







# Per Labba fait ses achats

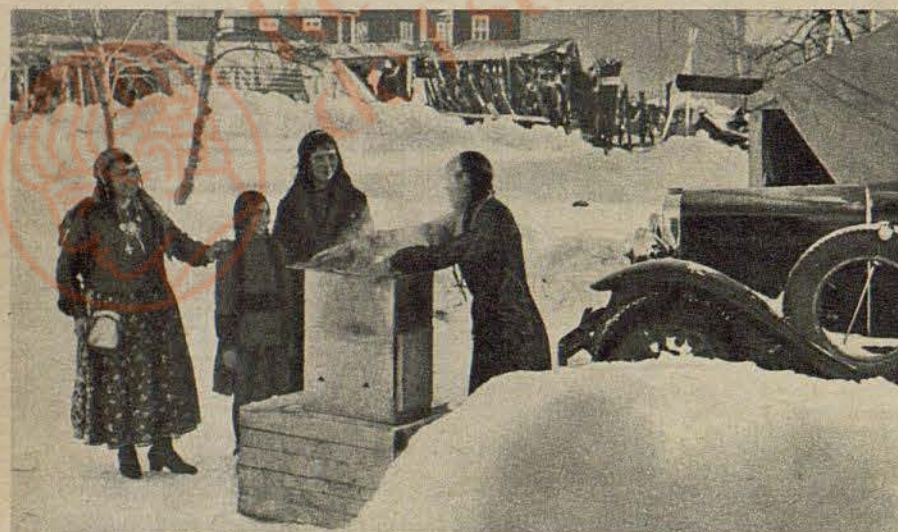
Au grand marché des Lapons à Arjeplog

En Laponie, sur les confins septentrionaux de la Suède, à la latitude du Cercle Polaire, c'est la nuit éternelle en hiver, et en été la clarté d'un jour sans fin. Tantôt les Lapons se mettent à la recherche de nourriture pour leurs grands troupeaux de rennes, tantôt ils apprennent les marchandises qu'ils vont vendre une fois l'an au grand marché des Lapons, situé à Arjeplog. Avec les peaux de renne, les femmes confectionnent des souliers de fourrure, des rubans de laine bariolés dont elles serrent le bas de leurs pantalons; ces rubans sont comme un ornement de leur costume. On sculpte les bois du renne, dont on fait surtout de jolies cuillères — ce qui prime tout, c'est bien entendu la vente de la viande et des peaux de renne. Le marché d'Arjeplog se tient à la fin de l'hiver. Le froid est nécessaire, sinon la

Sur la photo à gauche, on voit un Lapon de qualité revêtu de son beau costume multicolore. Vendre des objets sculptés, est au-dessous de sa dignité. En revanche, il a grand air en présence du client qui débat avec lui le prix d'une fourrure



Rien d'étonnant à ce que les Lapons s'y connaissent en matière de skis et de leurs diverses qualités. Aussi bien ne s'en laissent-ils point conter par le marchand venu de la ville



Même en Laponie, il y a des zinganes, et le plus grand événement de l'année pour eux, c'est la foire. Comme il est impossible d'élever des chevaux en Laponie vu la pénurie du fourrage, les zinganes se baladent en auto



« Beau temps de foire ». Le thermomètre marque 2° C sous zéro. Une tourmente de neige balaie la place du marché, et pourtant les Lapons ne pourraient souhaiter meilleur temps pour leur marché annuel. En voici la raison: atteindre Arjeplog serait impossible, si les rivières et les lacs n'étaient pas gelés

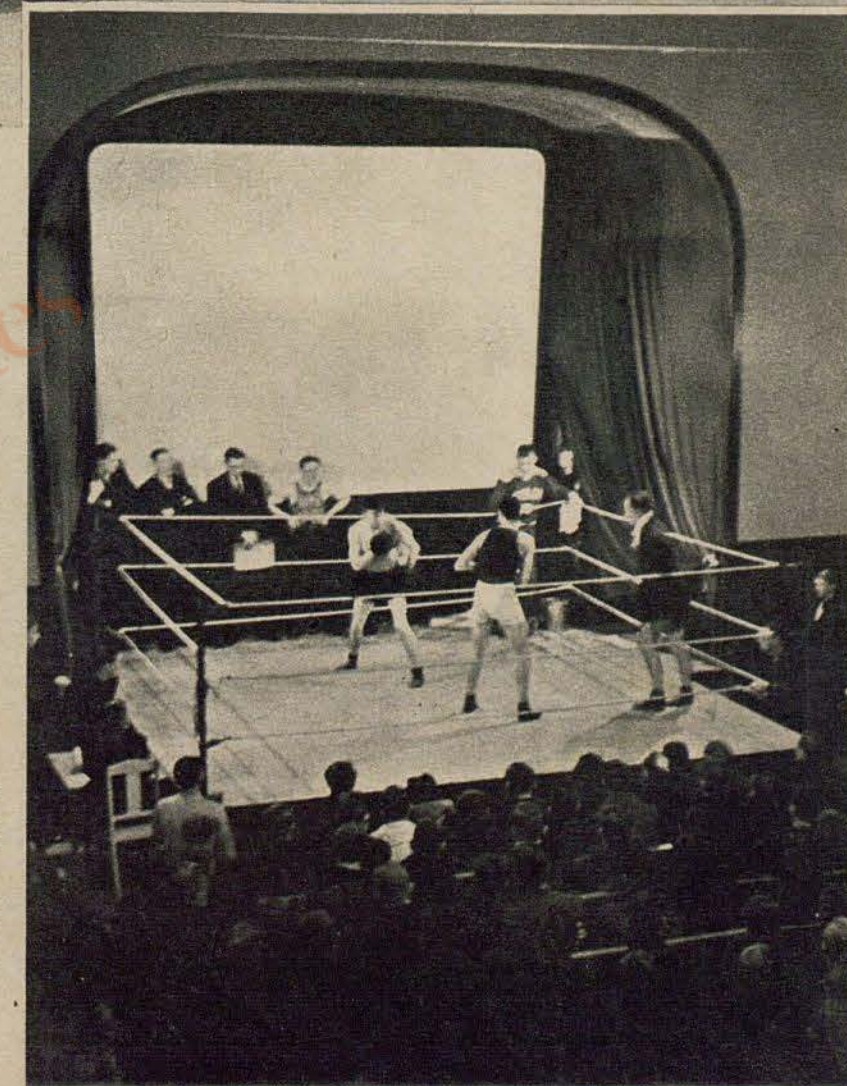


Voici un jeune Lapon en train de considérer une pendule. Celle-ci est un véritable objet d'art. Elle fonctionne une année tout entière, sans avoir besoin d'être remontée. Miracle incompréhensible, en vérité. Inimaginable le fait de posséder ce joyau



Et voici les magnifiques souliers et guêtres des Lapons: souliers et guêtres sont en peau de renne; le dessus et le dessous sont ornés de lainage bariolé

A droite: Un combat de boxe a précisément lieu dans un cinéma d'Arjeplog. Les bûcherons des environs sont des gaillards un peu lâ



chair du renne se gâterait en arrivant au marché. Avant d'y être expédiée, cette viande est soumise à la congélation.

Le marché lui-même. Acheteurs et vendeurs. Les marchands, gens de la ville, attendent la pratique dans leurs échoppes; et voici ce que les Lapons y achètent: des skis et des attaches pour skis, de la vaisselle, des étoffes, et, comme il est naturel, les hommes font l'acquisition de cadeaux pour leurs femmes; une montre est toujours la bienvenue. Et le soir, la foule remplit les établissements de plaisir, les cinémas, etc. Les Lapons passent ainsi cinq journées au marché, après quoi ils prennent le chemin du retour vers les espaces infinis du paysage lapon.

Le marché annuel touche à sa fin, et les marchands de fourrures chargent leurs achats sur des traîneaux en partance pour la gare la plus proche







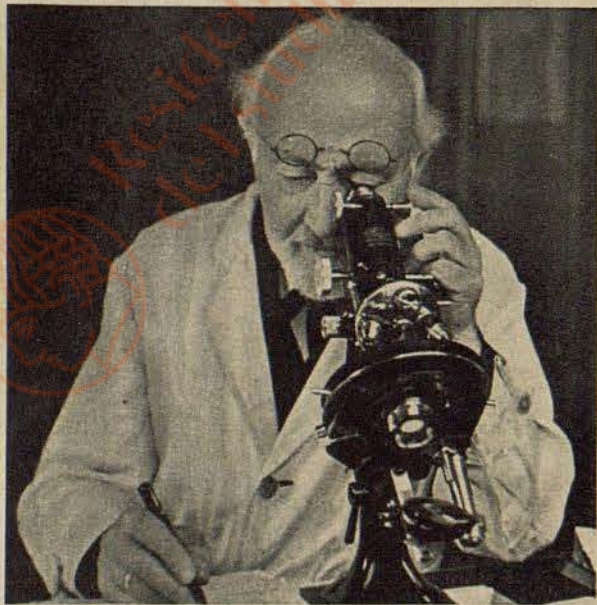
«Clie» a fait doucement la caméra — en prenant une vue partielle de l'assistance, le soir d'une représentation à l'Opéra de Berlin. Tout le monde est transporté par...



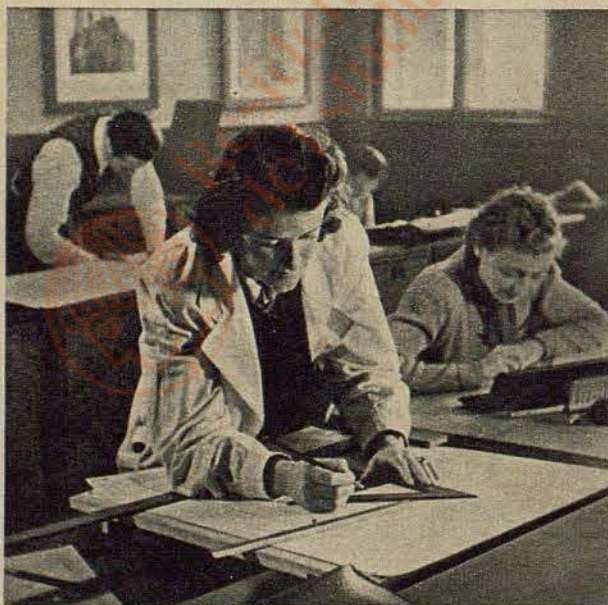
... la magie des sons et des couleurs de la «Chauve-souris»: un charme incroyable se dégage d'une grande czardas. La représentation est donnée sous les auspices de «La Force par la Joie». Au hasard de notre caméra, croquons six spectateurs; ceux-ci ne se connaissent pas le moins du monde, mais leurs âmes communient. De quoi est faite l'existence de chacun d'entre eux? Voici...

## 6 entre des milliers

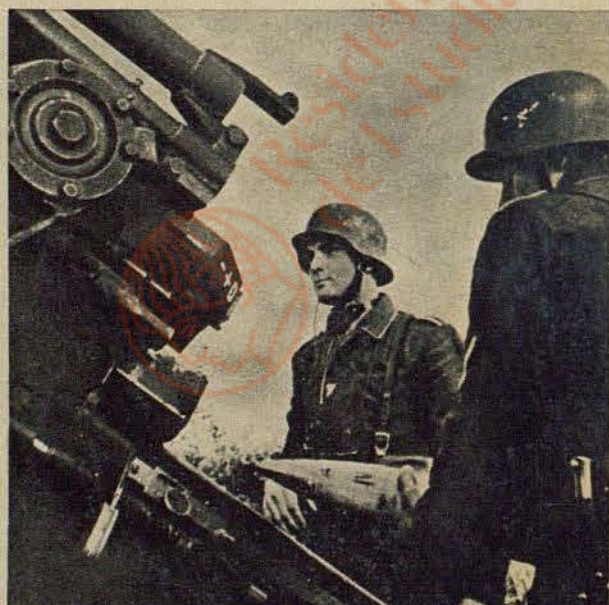
Que signifiaient, jadis en Allemagne, et aujourd'hui encore dans beaucoup de pays, le fait qu'il y avait de nombreuses places vides dans les théâtres? S'agissait-il d'une mauvaise pièce? Parfois oui. Ou bien d'un manque d'intérêt pour le théâtre, qui serait dû à une surproduction artistique? Non, la raison, la voici: les places étaient et sont en général trop chères. En Allemagne plus de théâtres vides: théâtres d'une minorité sont devenus les théâtres de tous, où la communauté du peuple goûte un repos spirituel. C'est la «Force par la Joie» qui en est cause et nos photos nous montrent à qui profite ce nouvel état de choses.



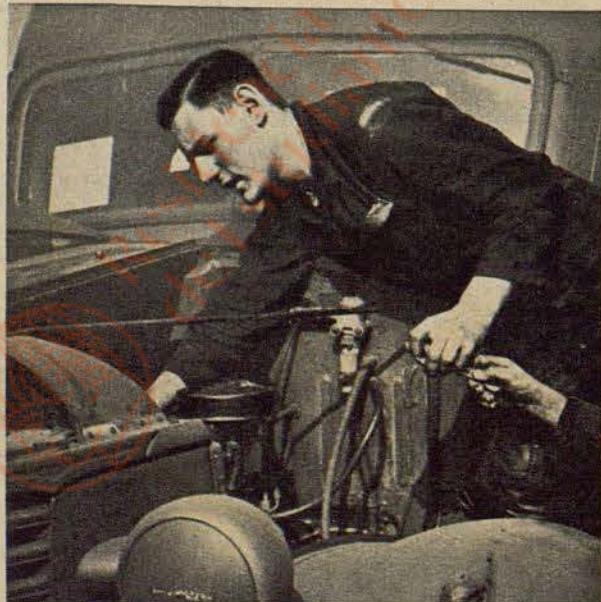
... le vieux conseiller interne d'un Institut de recherches scientifiques; chaque jour, ce savant se penche inlassablement sur son microscope...



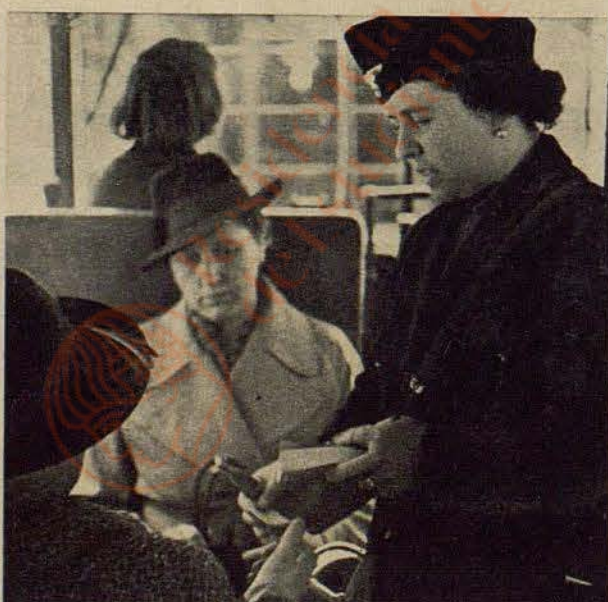
... une étudiante de l'Ecole Polytechnique; armée d'une planche à dessiner et d'une équerre adéquate, elle se prépare à affronter les rigueurs d'un examen prochain...



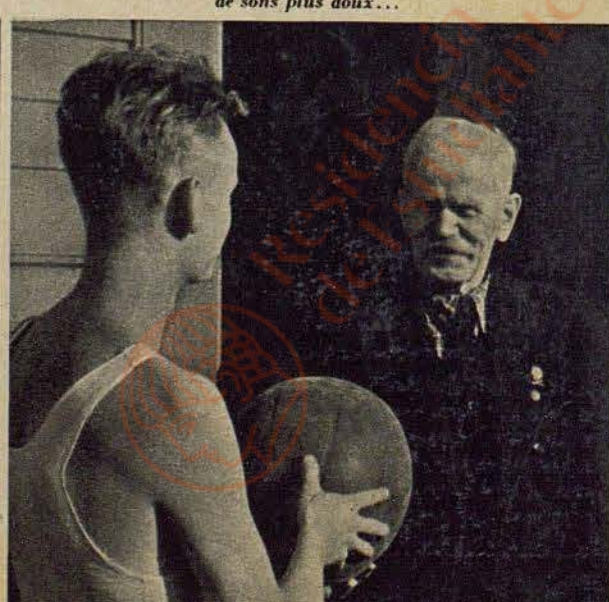
... un sous-officier de la DCA, ne faisant qu'un, jour et nuit, avec sa pièce d'artillerie jouit de sons plus doux...



... un mécanicien, celui-ci n'est pas fâché de «troquer» une fois le ronron du moteur contre une mélodie de Johann Strauss...

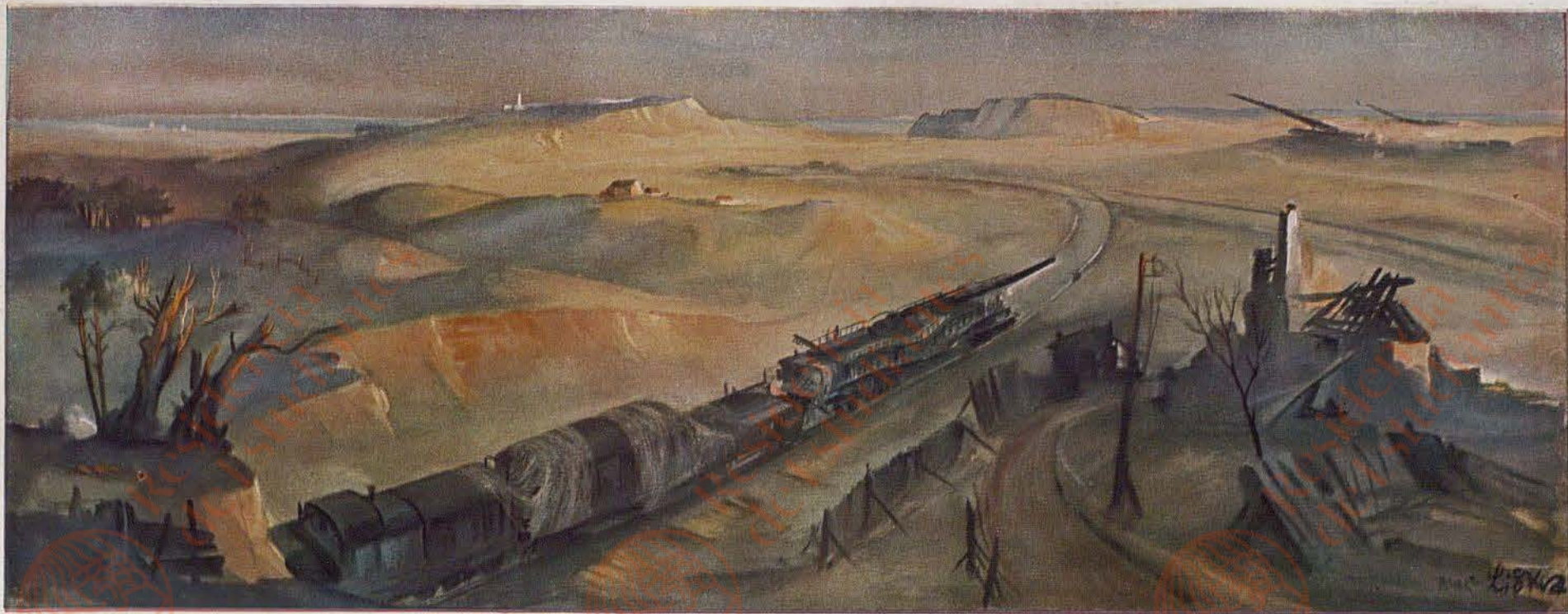


... et une receveuse de tramway, toute à la joie d'entendre cette belle musique et de porter une robe de soirée qui la change un peu de son uniforme journalier...



... et le moniteur d'une association berlinoise d'athlétisme; ce sportif sait apprécier aussi bien la force par l'entraînement que «La Force par la Joie»





### Un canon à longue portée se met en batterie

Notre dessinateur Hans Liska explique cette illustration: « A travers les dunes, sur la côte française de la Manche, s'étirent les rails du chemin de fer, que des nattes camouflantes dissimulent, pendant le jour, au regard des éclaireurs ennemis. — Un train étrange s'approche: un canon à longue portée qui se rend à sa position soigneusement fixée d'avance. Ce train est tiré par une locomotive à moteur Diesel. Le caisson, encore tout couvert de nattes camouflantes, est accouplé entre la pièce et la locomotive. Le train fait halte à un virage. A une distance de quelques centaines de mètres seulement, d'autres canons dressent déjà leur tube dans l'air

## Des GÉANTS au bord de la Manche

### Des grenades et des gargousses — de grandeur d'homme et pesant plusieurs quintaux

Les artilleurs travaillent entre le caisson et la locomotive. Sur les rails à écartement étroit, de petits trucks amènent les projectiles. Une grue solide soulève grenades et gargousses et les décale en avant, à la fermeture de culasse. Le caisson, de construction spéciale, maintient les explosifs à une température déterminée





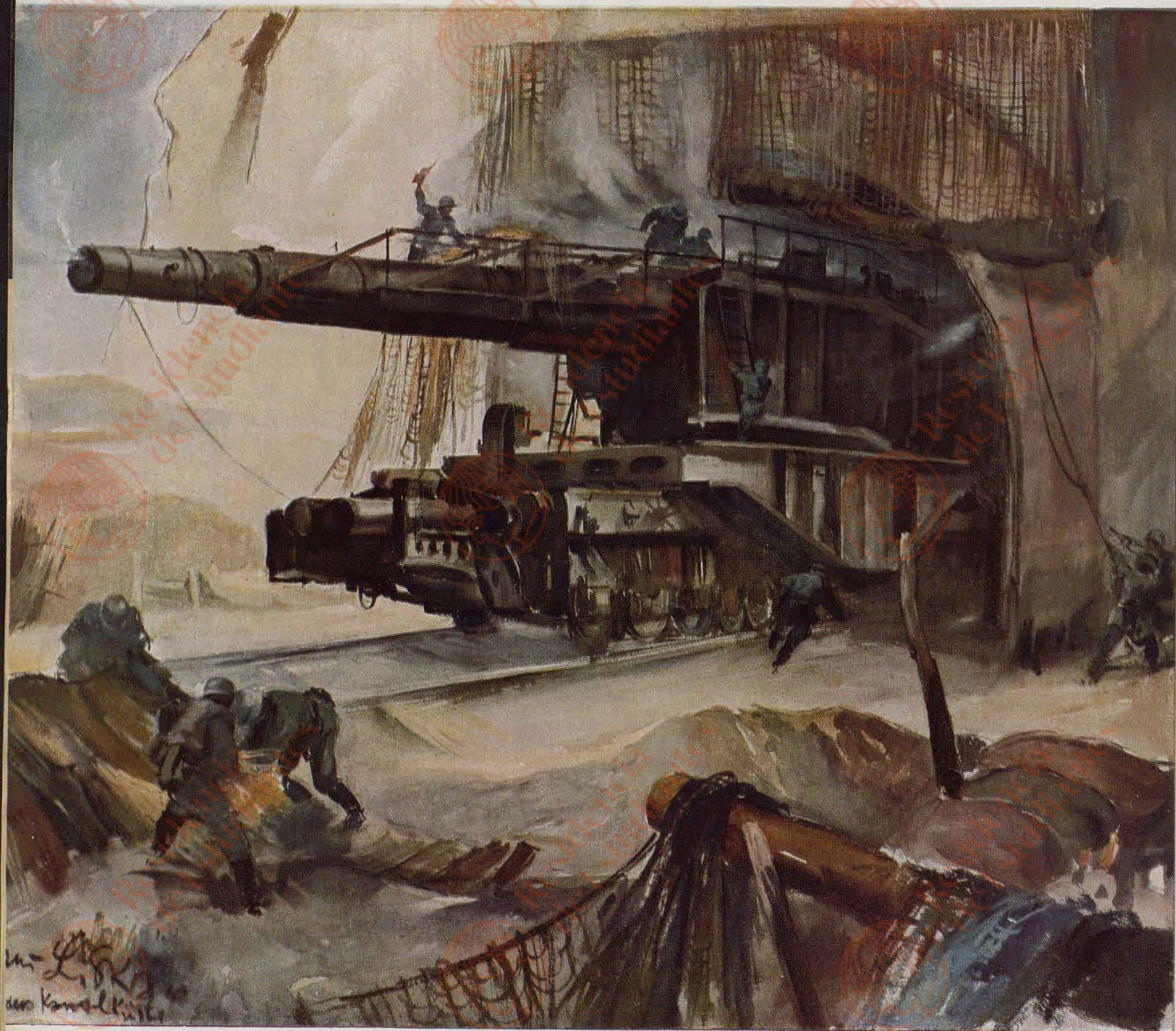






**Les canons  
ont une puissance  
de feu qui dépasse  
la largeur  
de la Manche**

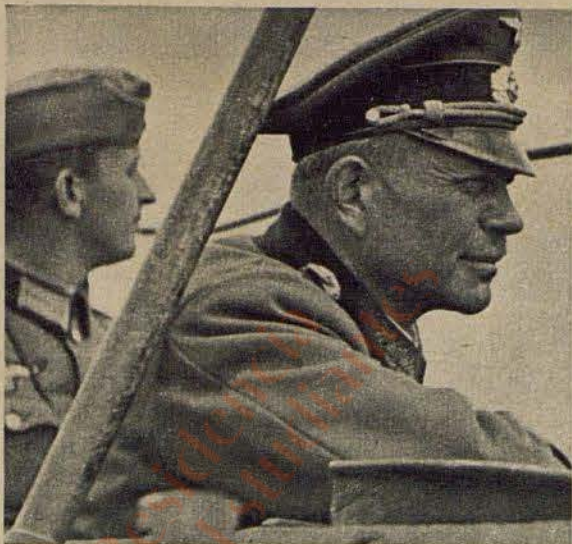
Les distances que peut couvrir, en une journée de marche, une division d'infanterie et même de cavalerie, restent bien inférieures à la portée des canons allemands à longue trajectoire



**Après le tir:**

Le canon à longue portée retourne passer la nuit entre les dunes. Il est redevenu invisible pour l'adversaire





Le général observe l'avance des « troupes rapides »

# Le CHEF de CORPS

Un exemple  
de commandement allemand



Le général dans le « tank de commandement »

Le 12 mai 1940, dimanche de Pentecôte, à 4 h. 45 du matin, la troupe du corps défile devant le cantonnement du général, à Neufchâteau, car — comme nous l'apprendrons par la suite — elle se dispose à suivre l'attaque d'une de ses divisions blindées contre les positions de l'adversaire le long de la frontière française. Le général quitte son logement à 5 heures précises, et prend place dans sa voiture. Derrière lui s'assoient son aide de camp et moi-même. Suivent deux officiers d'ordonnance sur leurs motos à side-car, deux motos sans side-car et l'auto blindée du commandement, la même qui avait accompagné le Général chef de corps tout au long de la campagne de Pologne et qui continue à le suivre au cours de ses visites quotidiennes aux troupes combattantes, tout en assurant la liaison radiotélégraphique du général avec son état-major. Après une randonnée de deux heures par Bertrix, Fays-les-Veneurs, Bellevaux, localités échelonnées sur la route où s'opère l'avance des troupes, le général s'entretient avec le commandant de la division; tous deux examinent la situation et s'efforcent de prévoir comment elle évoluera.

★

A 7 h. 45, le Régiment d'infanterie n° 1 s'élance à l'assaut de Bouillon. Peu après, nous longeons les camions qui transportent les fantassins de l'infanterie motorisée, et nous nous rapprochons de Bouillon. Une route escarpée nous y conduit. On voit, même de loin, que la ville a résisté aux assaillants: il n'est que de considérer l'épaisse fumée qui s'échappe des décombres. Au milieu de la ville, encaissée dans une profonde vallée, coule la Semois, d'une largeur considérable. Le pont a été dynamité par l'ennemi en retraite. Les poursuivants ne se laissèrent pas démonter pour si peu. Ils découvrirent un gué à 50 mètres sur la droite, et les autochenilles traversent sans arrêt le fleuve pour continuer leur route sur l'autre rive. Le commandant du régiment d'infanterie et son aide de camp se tiennent sur la rive nord, et observent le travail des sapeurs occupés à construire un pont. Le rapport fait au général commandant

Nous publions ci-après un « Rapport concernant les déplacements du Chef de Corps au cours de l'offensive en France » — selon les termes du titre original du rapport que nous avons sous les yeux. Nous le publions sans y ajouter la moindre note, le moindre commentaire ni enjolivement, afin de mieux faire ressortir l'influence décisive que la valeur et l'initiative du commandement allemand ont exercée sur l'issue de la campagne de France

confirme que les fantassins ne cessent de harceler l'ennemi en fuite. A l'aide de jumelles, nous repérons la route escarpée qui mène vers le sud, et les progrès des fantassins qui l'ont empruntée pour poursuivre leur avance.

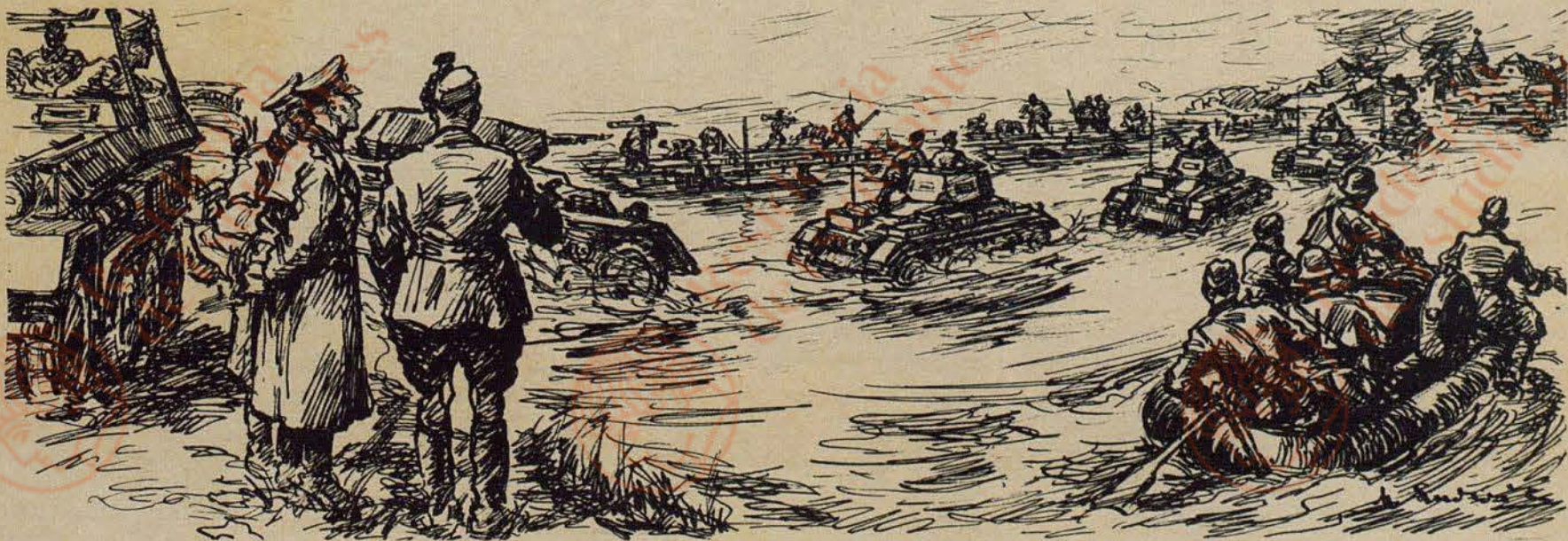
Le général, resté sur la rive, envoie un message par radio à son état-major, afin de le mettre au courant de la position actuelle de la division, puis il observe le passage rapide des autres unités d'infanterie que recueillent les camions de transport. De leur côté, les sapeurs font passer la rivière à des motocyclistes qui ont pris place dans des radeaux pneumatiques. Ils s'élancent à l'assaut des ondes et déposent les motocyclistes et leurs machines intactes sur l'autre rive. Les premiers tanks traversent le fleuve et la partie sud de la ville, et roulent aussitôt dans la vallée de la Semois, pour atteindre la route qui mène vers le sud, non loin de la frontière française.

Quelques instants plus tard, le général et sa troupe passent à leur tour la rivière à gué, derrière les tanks alignés. Nous parcourons environ trois kilomètres sur la route de Corbion; voilà qu'un officier du génie nous arrête pour nous annoncer qu'au détour du prochain virage de la route un large barrage arrête la circulation. Quelques-uns de ses hommes qui avaient essayé d'écarter l'obstacle, tombèrent sous le feu des mitrailleuses françaises, dissimulées dans les environs. Il n'y avait donc pas moyen, pour le moment, d'écarter l'obstacle. Le chef de corps fait aussitôt faire demi-tour à ses hommes. Nous roulons à toute vitesse vers Bouillon,

afin de sortir de la ville par l'autre côté. Au-dessus de nous apparaît brusquement, à faible altitude, un avion français qui, bientôt après, grâce à de nombreux virages, prend de la hauteur et disparaît à nos yeux. Plusieurs détonations sourdes nous font supposer que le pont en construction de Bouillon a dû être détruit par des bombes françaises. Il ne nous faut que quelques minutes à peine pour nous convaincre de la justesse de cette hypothèse. Mais grâce à Dieu, le pont en construction n'a pas été touché; en revanche, plusieurs habitations de la rive nord ont été atteintes et sont enveloppées de flammes. En traversant un tunnel, nous contournons quelques entonnoirs creusés par les bombes, et roulons plus loin sur une voie secondaire, en longeant plusieurs camions que la mitraille a mis dans un triste état: nous arrivons ainsi à hauteur de la brigade de fantassins. Dans un fossé d'environ 1 mètre de large et autant de profondeur, et qui avait servi à des travaux de terrassements, un cheval de trait médite sur sa solitude: son attelage était un wagon français qui ne peut plus ni avancer ni reculer. C'est probablement à la suite de notre attaque qu'il a perdu son harnachement et qu'il a fini par échouer dans ce fossé.

Sans trêve, nous roulons toujours plus loin. Devant nous, le long de la route, l'état-major que nous cherchons. Du colonel à l'homme de liaison, tout le monde va à pied. Sur la gauche de la route, à une courte distance, une mitrailleuse française est en pleine action. A chaque instant on peut s'attendre à une rafale du côté de l'épaisse forêt. Aussi l'avant-garde doit-elle incontinent faire halte. Les troupes de l'avant ont essuyé un feu de barrage nourri et doivent s'abriter dans des fossés disposés à droite et à gauche. Sans prêter autrement attention au tir voisin, le général s'entretient avec le commandant, puis remonte en voiture, pour se faire conduire, par une voie secondaire obliquant sur la route principale, au lieu de départ: Bouillon. Dans la forêt, le chemin se rétrécit. Nous nous couvrons des deux côtés et nous nous faisons précéder du tank porteur de la radio. Devant nous, à

Suite page 28



Le général observe les troupes rapides lors du passage du fleuve





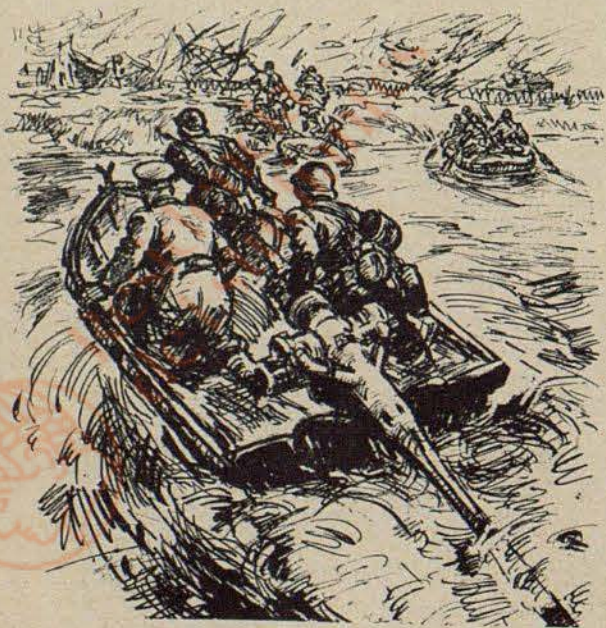
On présente au général un drapeau conquis sur les Français

Suite de la page 27

100 m. de distance, plusieurs voitures de l'adversaire ont été abandonnées au milieu de la route. Nous roulons lentement, comptant sur une surprise. Les véhicules sont vides; les soldats ont sans doute fui vers la forêt. Nous nous emparons d'un trophée, un beau drapeau bleu-blanc d'une compagnie de section d'artillerie; nous l'avons ramassé juste à la barrière de la frontière belgo-française, en pleine forêt. Nous revenons sur nos pas, et pénétrons de nouveau en territoire belge, et sommes en état, un kilomètre plus loin, de renseigner la pointe avancée d'un bataillon d'infanterie engagé sur ce chemin. Les visages de ces soldats reflètent clairement leur surprise de se voir renseigner par le chef de corps de leur propre corps! Le général ordonne une avance immédiate et retourne ensuite à Bouillon, où il reprendra son travail avec le quartier général qui vient de s'y installer.

### 13 Mai

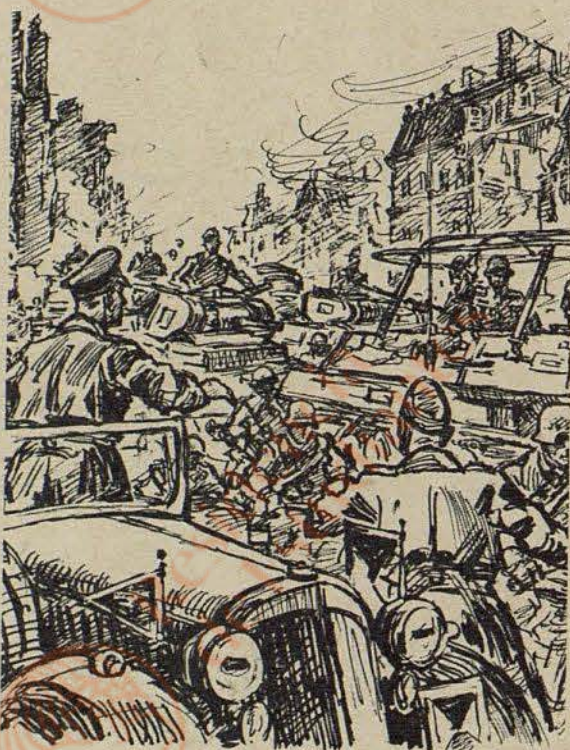
A 9 heures, départ du quartier général de Bellevaux, via Noirefontaine, en direction de Bouillon. Entretemps, la construction du pont sur la Semois vient d'être achevée. Toute la division a pu gagner l'autre rive. Nous traversons La Chapelle et nous acheminons vers Fleigneux, où se trouve l'état-major de la 1<sup>re</sup> Division blindée. Le commandant de la division est installé dans l'autobus sanitaire et, bien que la blessure de son pied saigne abondamment, il continue à exercer son commandement. Nous tentons de rejoindre la route du nord-ouest où une autre division blindée avance, en direction du sud, via Sugny. Au milieu de la Forêt des Ardennes, nous nous heurtons à une section de sapeurs, lequel est en train de nettoyer le barrage de mines; cette section est commandée par le lieutenant Pollaschek, qui tombera demain au passage de la Meuse. Afin d'éviter la route défoncée, le général ordonne de passer par un petit pont, de manière à ce qu'on rejoigne le chemin qui mène à la hauteur. En écartant l'obstacle constitué par les barbelés, nous nous apercevons que le pont est miné. Les hommes de la troupe du général se



Le général dans le bateau d'assaut

saisissent avec précaution des mines en question et les mettent à l'écart, faute de quoi le premier véhicule sauterait inmanquablement. La lisière sud de la forêt est visible pour les Français. De temps à autre, un feu d'artillerie. Nous parcourons à toute vitesse les 200 m. du chemin de la clairière, puis la forêt épaisse nous reprend, et nous dérobe ainsi à la vue. Sur ses entrefaites, l'état-major de la division blindée est arrivée à Sugny. Le commandant de la division annonce que la frontière française vient d'être atteinte. Le chef du service de renseignements de la Division nous apprend justement que la liaison téléphonique est établie avec le quartier général du corps. Le chef de corps s'entretient longuement avec le chef de son état-major. La communication est très distincte, le passage des colonnes de camions de la division ne la gêne pas outre mesure. Là-dessus, nous retournons à La Chapelle, où l'état-major du corps d'armée vient d'arriver entretemps; il s'est installé, lui et ses véhicules, dans la forêt au nord-ouest de la route.

Le général ne s'accorde qu'un quart d'heure de repos. A 15.30 h., nous nous remettons en route. Au centre de La Chapelle, il n'y a plus moyen de continuer. La route est défoncée, le bombardement l'a rendue impraticable. Les Français bombardent le lieu depuis les premières heures du matin. Le général quitte sa voiture



Le général règle personnellement la circulation

et ordonne que celle-ci, ainsi que le tank de la radio et les motos, soient parqués sur la droite de la route, où elle peut être mise à couvert. A partir de cet endroit, nous continuons notre chemin à pied. Il s'agit de faire vite. C'est à 16 heures que l'artillerie doit entrer en action contre les positions ennemies sur la Meuse; en outre, de fortes unités de bombardiers et de stukas se préparent à attaquer la ligne des casemates. Eboulis et décombres ne nous empêchent pas d'atteindre un chemin (qui longe des maisons ayant moins souffert des bombardements), des prairies et des pâturages; à son extrémité se dressent les hauteurs de la lisière sud-ouest; l'endroit exact où doivent être installés les postes d'observation avancés de notre artillerie. Nous nous frayons lentement un passage à travers l'épais feuillage qui nous sépare de la hauteur en question. Par endroits il s'agit de se mettre à quatre pattes. Le général nous précède, et c'est lui qui se charge de préparer la voie aux autres. Cette „promenade“ est fertile en émotions et, à tout prendre, elle ne manque pas de charme. Rien de tel pour se réchauffer que de dévaler un chemin en pente pour remonter la pente opposée. Sur notre droite, le feuillage s'épaissit; nous en sommes quittes pour faire un crochet à gauche. Enfin, nous voici à la lisière du bois. A présent, il s'agit de se hisser tout au haut d'une pente escarpée de deux mètres de hauteur, après quoi le général nous commande de nous aplatir.

La vue est pleine d'intérêt: à peu de distance voici le poste avancé de l'observateur d'artillerie; celui-ci est installé dans une petite tranchée, et il s'affaire auprès de sa lunette en ciseaux; plus à l'arrière d'un abri émerge



« A l'aide des jumelles, nous observons l'avance des troupes rapides »

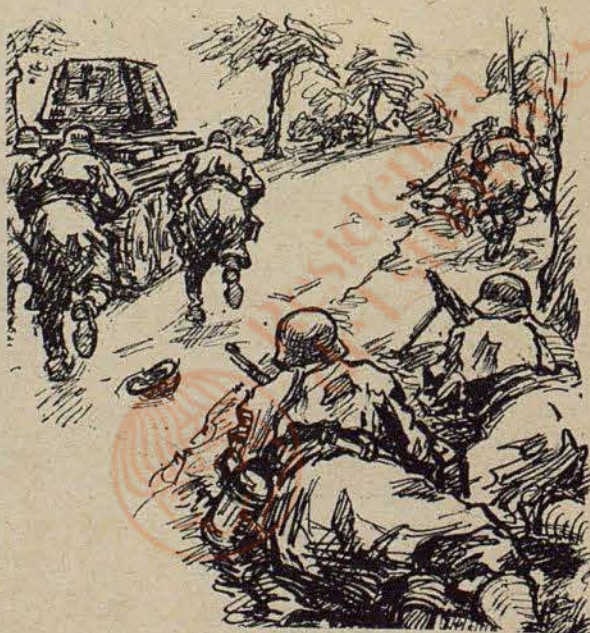
le poste de T. S. F. qui assure la liaison avec la ligne de feu. A droite et à gauche, on découvre une large perspective sur la vallée ouverte de la Meuse et sur les hauteurs qui se dessinent au sud. Il est exactement 16 heures. L'artillerie donne à plein. Les sons les plus divers se répercutent de proche en proche. Au-dessus de nous surgissent des escadrilles de bombardiers et de stukas. Tout se déroule avec une précision d'horlogerie. En chaînes, les Messerschmitts de chasse appuyent l'action du groupe de bombardement, ils volent dans tous les sens, et des positions ennemies montent des colonnes de fumée; elles poussent comme champignons en Carême. Le général ne tient plus en place, il lui tarde de reprendre la marche en avant. L'infanterie doit avoir atteint la Meuse à plusieurs endroits, portons nous donc de ce côté.

On me confie la mission de conduire le tank-TSF là-bas, au poste de combat du régiment d'artillerie. En route vers le village du bas de la côte, il n'y a plus une minute à perdre! Des têtes de pont ont été organisées dans les parages de St-Menges et de Floing. Une compagnie de sapeurs décharge du matériel de pontage qui va servir à la construction d'un pont de bateaux. Après que le chef de la compagnie a fait son rapport, le général adresse la parole à quelques blessés et les réconforte, puis il monte à bord d'un bateau d'assaut et se fait conduire à un lieu situé plus au sud et où s'effectuent les transbordements. Pour moi, je retourne en moto à l'endroit où nous avons laissé les voitures. Je traverse la cour d'une usine et gagne le pont de 8 tonnes. Soudain, un violent feu de D. C. A. 2 bombardiers français évoluent au-dessus de nos têtes.

### 14 Mai

Le lendemain matin, changement à vue. Sur la rive sud de la Meuse, un immense camp de prisonniers français. Des deux côtés du fleuve, la D. C. A. a mis des forces considérables en position. Sur la gauche des premières maisons de Sedan, un feu nourri de mitrailleuses

Suite page 30



« L'avance est irrésistible »





# STOCK

Vous pouvez recevoir nos outils comme  
toujours dans la même haute qualité.

**R. STOCK & CO**

SPIRALBOHRER-, WERKZEUG-UND MASCHINENFABRIK  
AKTIENGESELLSCHAFT • BERLIN-MARIENFELDE



## Le Chef de Corps

se fait entendre. Une heure plus tard, l'attaque a gagné le sud. Le général se décide rapidement: seul dans sa voiture, il quitte la rive sud de la Meuse et roule en direction de Donchéry. Une heure plus tard, nous apprenons de sa bouche que la division blindée, avançant sur la droite, a, elle aussi, franchi la Meuse, et qu'elle avance par étapes. Pendant tout ce temps, la région de Donchéry avait été soumise de la part de l'adversaire à un violent feu d'artillerie, et c'était précisément vers cet endroit que le général venait de se diriger, toute protection lui faisant défaut. Nous ne nous lasserons jamais d'admirer son cran.

Nous nous restaurons rapidement. Nous nous sommes assis sur les radeaux pneumatiques français, empilés les uns sur les autres le long de la rive. Du sud-ouest, et à une grande hauteur, une forte escadrille vole dans notre direction. Nous ne dénombrons pas moins de 15 bombardiers français. La D. C. A. ouvre un feu d'enfer. Au-dessus de nous, un appareil ennemi a pris feu, il oscille sur la gauche et s'abat — derrière lui, il laisse une petite traînée blanche dans le ciel. Quelques secondes après, à mi-hauteur de la chute, deux points se détachent de l'appareil. Les deux occupants de l'avion se balancent au bout de leurs parachutes, et descendent en vol plané.

Entretiens, de notre poste d'observation, nous voyons les autres appareils en train de lâcher leurs bombes sur Sedan. Le vacarme est assourdissant.

Comme nous le constatons par la suite, pas le moindre pont n'a été touché, l'adversaire s'est dépensé en vain. Les bombes se sont contentées d'atteindre les habitations des compatriotes. Placide, le général achève de manger sa beurrée, et remet au sapeur-radio le message que voici: «Bombes ennemies sur Sedan, tout va bien.» Tant de calme nous laisse bouche bée. Avec un sourire paternel, il se dirige vers le pont, à l'endroit où les tanks sont précisément en train de passer sur l'autre rive. La présence de leur général met le cœur des hommes en joie: il n'y a qu'à voir leur mine rayonnante pour se convaincre de l'attachement et du respect qu'ils lui portent.

Notre général quitte La Chapelle, pour se rendre à Bulson, où se trouve une autre division blindée. En cours de route, nous rencontrons les premiers prisonniers de couleur. Le commandant de la division a installé son état-major dans une bicoque abandonnée. Leurs visages à tous trahissent des nuits de veilles, et leurs vêtements sont couverts de poussière. La division a connu une nuit difficile. Quant à notre général, il n'a rien de plus pressé que de se porter à la tête de la division. Nous quittons Bulson, et nous voici en route pour Chemery; puis nous continuons vers Stonne. Une batterie de la division d'artillerie — dont les hommes ont mis pied-à-terre — est justement en train d'avancer par bonds sur une prairie, en se rapprochant de la lisière de la forêt qui s'étend à 100 m. de là. En cours de route, nous apercevons quelques êtres à la peau brunâtre qui, sortis de la forêt, s'avancent à notre rencontre, les bras levés. Les véhicules font halte sur la route d'Artaise à Stonne. A proximité de la lisière du bois, quelques voitures d'infanterie se mettent rapidement à couvert. Un homme de liaison arrive en moto. — Des tanks ennemis attaquent —. On entend le martelage des mitrailleuses dans la forêt, et, en guise de réponse, les coups «un peu là» de nos canons antichars. «Voitures halte! Demi-tour!» Le pistolet — mitrailleuse au poing, et les nerfs tendus, nous avançons prudemment sur la route qui mène vers la forêt de haute futaie. Le commandant du bataillon d'infanterie ne s'y trouve pas pour l'instant. On se sent de moins en moins à l'aise dans la forêt. Sur la droite, et derrière nous, on entend, plusieurs minutes de suite, le bruit que font les branchages en se brisant puis une sourde détonation. Des flammes montent au ciel. C'est un tank qu'on vient d'incendier. Nous devons regagner la grand-route, qui mène vers Le Chesne, situé exactement au sud. Un chef de régiment passe à ce moment. Le 1<sup>er</sup> Bataillon de son unité vient, sur ces entrefaites, de parcourir la route qu'à empruntée la division blindée au cours de son avance. Nous orientant vers le nord, nous approchons vers Connage: un pavillon indique la route du Château Rocan, siège de l'état-major de la division. Sur le versant nord déboisé de ce mont qui domine l'alentour, nous visitons d'abord les ouvrages français: les postes de mitrailleuses et

autres pièces, le tout très bien aménagé, puis nous passons aux tranchées-refuges et aux tranchées-abris en partie bétonnées et s'enfonçant profondément sous terre.

En se tournant vers le nord, on embrasse la vue la vallée de la Meuse. Dans le lointain, le versant escarpé des Ardennes. A la brusque apparition de nos tanks dans la vallée qui est sous nos yeux, les Français ont éprouvé un tel saisissement que la défense s'est avérée des plus faibles.

## 16 Mai 1940

Notre visite suivante au front nous mène de la Forêt de Sapogne vers Vendresse, et de là vers Omont, où s'est installé l'état-major d'une division blindée; puis nous rendons visite au 1<sup>er</sup> Régiment de fantassins. Bouvellemont vient d'être pris. C'est à peine si on a le temps de respirer. Nos visages sont balayés par le vent, couverts de fumée, de boue et de cendre. Partout des incendies. Le village a été âprement disputé. Sur la route de Guicourt, juste derrière le lieu où nous nous trouvons, apparaît le commandant: il porte une simple veste et s'appuie sur un bâton noueux. Ses yeux sont enfoncés dans les orbites, et la fièvre les dévore. Rien d'étonnant à cela: le régiment vient de connaître de rudes journées. De Jonval, les mitrailleuses ennemies tirent sur la route. Notre artillerie lui répond. Nous nous pressons davantage dans les fossés de la route. Une troupe de fantassins laisse des morts et des blessés dans un champ de trèfle. Vacillant sur leurs jambes, de nouveaux prisonniers viennent à nous sur la prairie. Ce sont des spahis et des Marocains, on ne saurait s'imaginer tableau plus repoussant. Six d'entre eux transportent un blessé dont l'état est grave. Un caisson à munitions, sur le chemin de retour, se charge de conduire le blessé au refuge où on le pansera. Notre général s'entretient longuement avec le commandant. Dans ces parages, l'ennemi a fait preuve de la plus haute valeur. Maison par maison, tout a été disputé avec acharnement. Aussi, le nombre des troupes stationnées en ce lieu est considérable. Sans aucun doute possible, la journée est décisive pour le début de l'irrésistible ruée vers l'Ouest.

# Jod-Kaliklora

le dentifrice recommandé par tous les médecins

contient 0,0075 % d'iode organique, dont 0,000035 gr. environ sont résorbés par les gencives, d'où ils gagnent les organes intérieures du corps.

**L'Jod-Kaliklora:** un dentifrice qui mousse agréablement, et dont la qualité est incomparable (absence de tout chlorure de potasse). Et que dire de son arôme si rafraîchissant! Une quantité minime de cet iode organique suffit à une désinfection durable de la cavité buccale (preuves scientifiques à l'appui); elle prévient toutes affections des dents et gencives, et en premier lieu la parodontose, terreur du monde entier.

Il y a mieux: l'Jod-Kaliklora est reconnu par la Faculté comme l'agent prophylactique le plus sûr contre les refroidissements, les maladies causées par l'âge (artériosclérose). Il est enfin le stimulant par excellence des fonctions du corps.

Pour tous renseignements et ouvrages plus détaillés sur la question, s'adresser au laboratoire scientifique des usines chimiques

Queisser & Co., K. G., Hamburg 19





# Attention? Fragile?

*Deux sœurs sous verre*

D'abord, c'est la vérité pure et simple: ce sont de vraies sœurs, et puis, elles sont vraiment emballées dans du verre. Mais ce qu'il y a de plus mirobolant, c'est que ni le verre, ni elles-mêmes ne sont «cassables». La fée moderne, «madame Technique» a filé ce verre d'un fil très fin, et les deux sœurs sont Hedi et Margot Höpfner, danseuses-solos à l'Opéra de Berlin. Ces costumes en verre qu'elles ont dessinés elles-mêmes ne cachent rien — mais Hedi et Margot y sont tout de même protégées comme par une magie jalouse contre le souffle du monde.



**Beauté et charme — sous verre**

Le couple forme le centre du ballet "souffleurs de verre" de l'Opéra de Berlin. Leur danse les montre, telles des figurines délicates, sortant de la main d'un souffleur de verre, réveillées à la vie par l'enchantement de la musique.







Traces minuscules sur la neige: c'est tout ce qui, de jour, révèle la présence du lemming, la souris rapide comme l'éclair, et qui hante la toundra

## Pourquoi les lemmings mènent-ils une vie errante?

Depuis les temps les plus reculés, on se conte les courses errantes des lemmings. Et cependant il n'y pas si longtemps que nous possédons une description exacte du minuscule animal: la première en date est due à Linné et remonte au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Mais ce n'est que récemment qu'on a pu fournir une explication de ces courses vagabondes et mystérieuses. Le caractère de ce petit rongeur est un mélange de curiosité et de courage, pour ne pas dire de folle hardiesse, dont il doit se repentir bien souvent. Dès qu'un lemming aperçoit... mettons un homme, il l'accueille avec des grognements et de petits cris aigus de circonstance, éveillant ainsi l'attention de ses congénères. Le lemming est un colérique, il se lance impétueusement à l'attaque, et se cramponne avec une telle énergie à votre pantalon et à votre soulier, qu'il mord de toute la force de ses dents, au point que, pour se débarrasser du petit diable, il faut recourir à des moyens extrêmes.



Est-il grand ce chien, surtout à côté de ce tout petit lemming...

ce qui n'empêche que le grand animal, à cause de son expérience, se gardera bien d'attaquer la petite bête! Mise en fureur, cette dernière est un redoutable adversaire: le chien attend que le lemming soit enfoui dans la neige pour l'achever de quelques coups de dents



Le lemming se rencontre dans la région subalpine de la zone des bouleaux nains et des gris pâturages qui s'étend au delà des forêts de sapins par lesquelles se caractérisent telles parties de la Norvège, du pays lapon et de la presqu'île de Kola. Il se nourrit d'herbes et de lichens, des chatons du bouleau nain et de toute espèce de racines. En temps normaux, il ne quitte jamais la région.

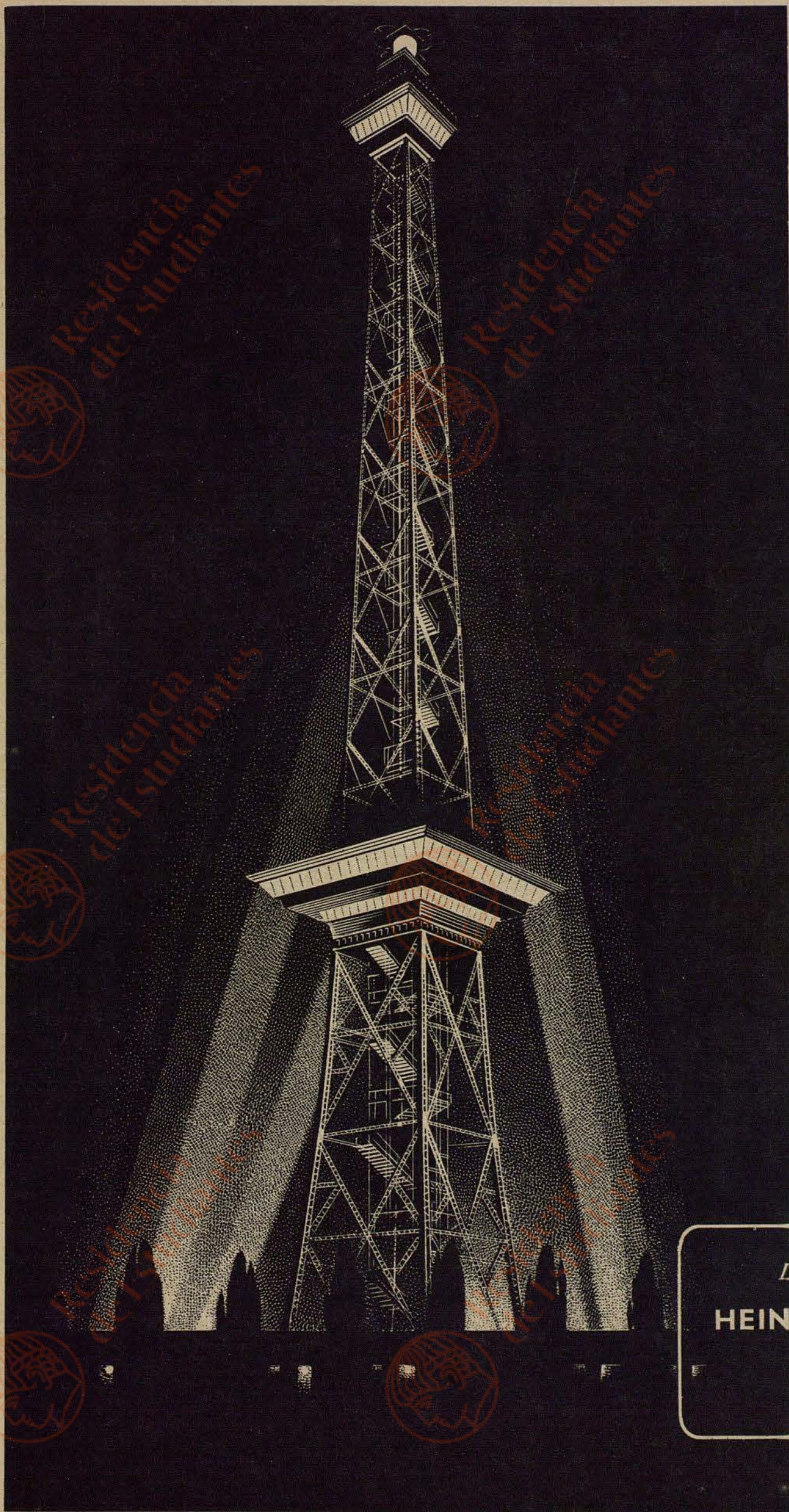
Il est des années où le temps s'avère particulièrement favorable aux lemmings. Mais une migration exige au moins deux années favorables de suite — condition qui suffit pour que les lemmings se multiplient de façon inquiétante. Soudain les voilà saisis par le désir d'émigrer, et bientôt s'ébranlent des troupes de voyageurs à n'en plus finir. Les bêtes de proie, les oiseaux de proie, les armes de l'homme, les épidémies et autres accidents, le mauvais temps, tout contribue à clairsemer les rangs de ces troupes errantes. Innombrables sont ceux qui se noient dans les fleuves et les lacs qu'ils traversent, poussés par un instinct aveugle. On a tissé tout un réseau de légendes mystérieuses à propos de ces migrations: à les en croire,

**Le lemming a la grosseur d'un pouce —**

aussi n'est-ce pas une petite affaire que de le placer devant l'objectif

il y aurait là les signes menaçants de désastres à venir; ils annonceraient les guerres, les épidémies et les catastrophes naturelles. Aujourd'hui, nous savons que ces courses errantes sont tout simplement la conséquence des «années favorables aux lemmings».





Dans tous les pays du monde ou presque, les pylônes de TSF atteignent des hauteurs vertigineuses – Ces pylônes sont le symbole de la technique allemande.

*L'esquisse et sa réalisation:*

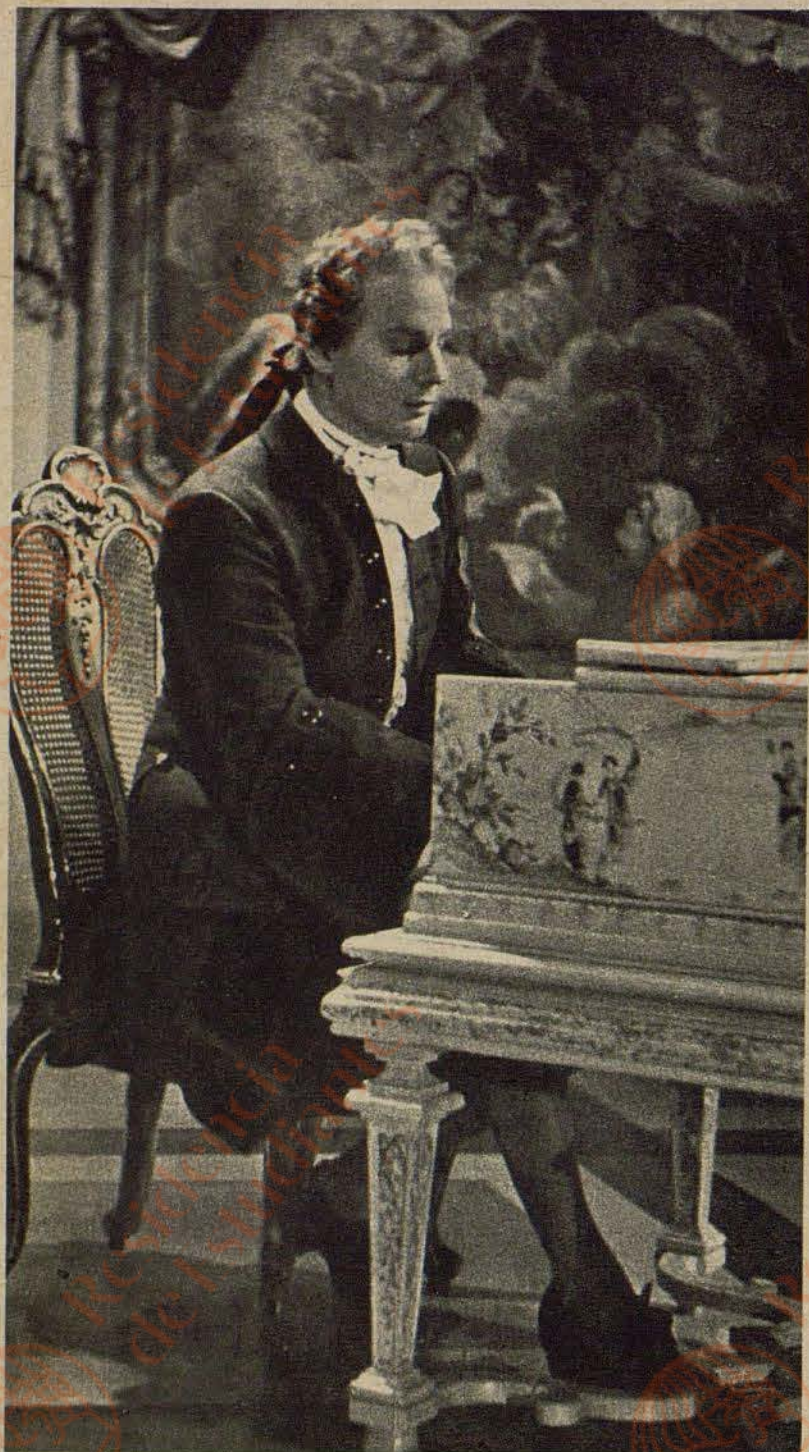
**HEIN, LEHMANN & CO**  
K.G.

*Berlin-Tempelhof*



# Friedemann Bach

le fils génial de Jean-Sébastien Bach — au cinéma



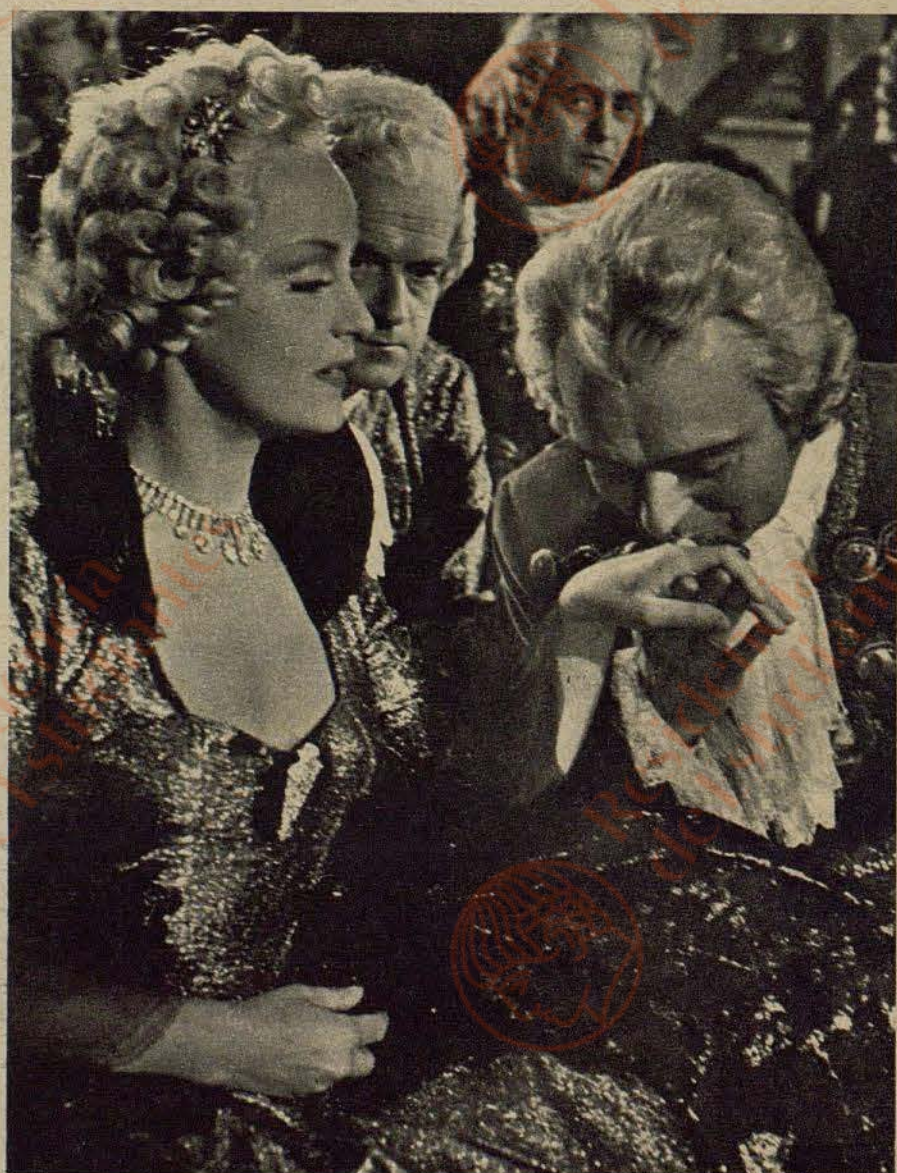
Friedemann Bach charme par sa musique le cœur d'un roi  
Lors d'un concours musical au Palais Brühl à Dresde, entre Friedemann Bach et le musicien de la cour, Marchand, de Paris, le roi Auguste III de Saxe tient le rôle d'arbitre entre les deux artistes. Friedemann Bach joue le premier — sa musique enchante tous les auditeurs, si bien que son « challenger » Marchand s'esquive tout doucement et quitte Dresde pour toujours



L'acteur Gustaf Gründgens apprend... à jouer Bach!  
Mark Lothar, le metteur en scène et expert musical de ce film, en train d'expliquer à Gustaf Gründgens quelques passages compliqués. Fanatique d'une reproduction naturaliste, Gründgens insiste sur la moindre nuance de l'attitude et du jeu



Un sourire entre deux prises de vues  
Sabine Peters (à gauche) et Leny Marenbach (à droite) ont vite fait de se détendre du cérémonial de cour d'une scène du film



Mariella, le centre des hommages  
Camilla Horn joue le rôle de la danseuse Fiorini pour laquelle Friedemann Bach ressent une vive sympathie, qui ne reste pas sans réciprocité





# ACIERS SPÉCIAUX

ACIÉRIES ÉLECTRIQUES ET SIEMENS-MARTIN-  
LAMINOIR • ETIRAGE DE FILS CLAIRS • ATELIER DE  
PRESSE • MOULIN À BOCARDS ET FORGE D'ACIERS  
SPÉCIAUX • USINES À CIMENTER ET A RECTIFIER

SÄCHSISCHE GUSSTAHL-WERKE DÖHLEN  
AKTIENGESELLSCHAFT  
FREITAL



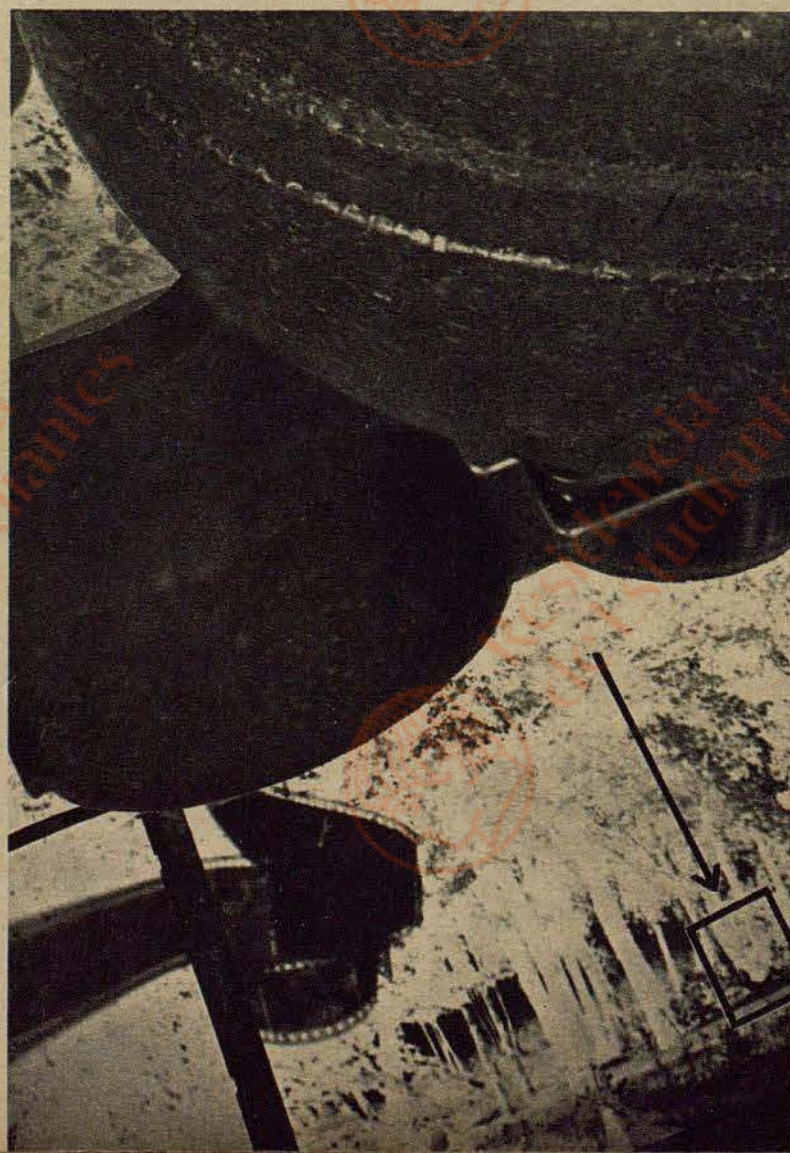


**Une photo bizarre:** A gauche, une main; à droite, un pied nu, désordre complet; sur la table, un amas d'accessoires photo-techniques: le cadre d'un photographe enthousiaste. En effet: à peine Brumbo est-il réveillé, dans sa petite maison de week-end, il photographie le monde (à gauche), tel qu'il se présente à ses yeux. Expert averti, il fixe le spectacle dans son viseur spécial à angles obtus, et il insère dans sa caméra un objectif à angles obtus extrêmes, et puis, il prend la photo. Au lieu de déguster un bon petit déjeuner, il se dépêche de développer le film dans l'appareil de développement à lumière du jour (deuxième photo à gauche). Il examine ce film à l'aide d'une loupe spéciale (troisième photo). Soudain, il interrompt l'examen de la photo. Dans le cadre de sa fenêtre, il découvre quelque chose d'étranger. Qu'est-ce que cela peut être? Mais après tout, on n'est pas expert pour rien! Pourquoi a-t-on un agrandisseur à projections? (En bas, à gauche). Il se met à l'œuvre, afin de scruter de plus près ce point mystérieux. La photo projetée (à droite) est une surprise: le point mystérieux est un corps humain. Brumbo réfléchit... un instant après il a décidé ce qu'il faut faire...

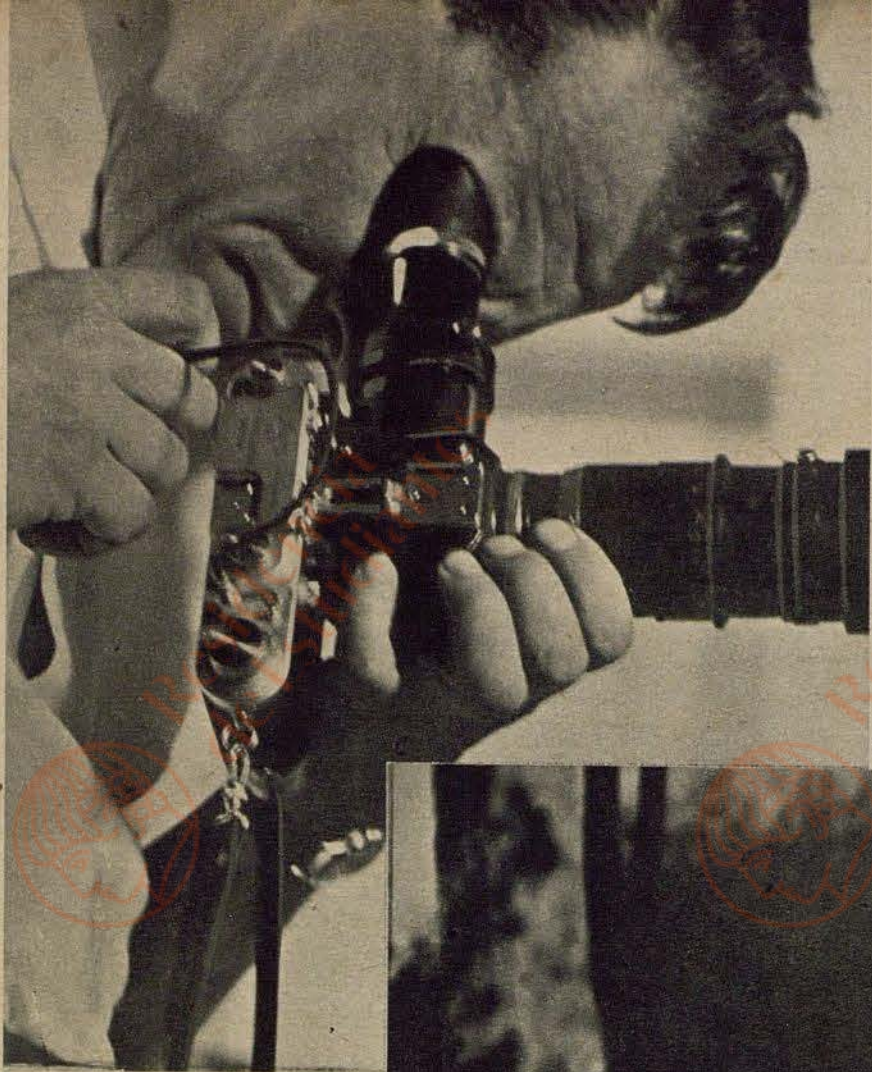


## Brumbo accomplit des miracles avec la caméra miniature

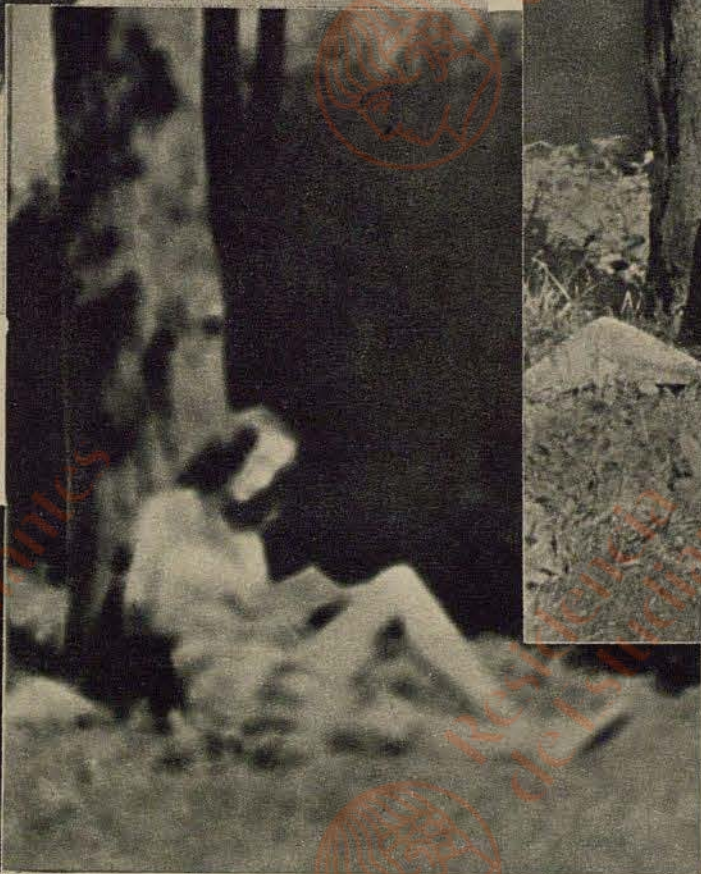
On dirait un conte de fées, et pourtant c'est la réalité pure et simple. Il y a un appareil photographique tellement petit qu'on peut le mettre dans la poche — mais il a un oeil de faucon qui sait prendre en un rien et avec un seul film, trois douzaines de photos minuscules d'une précision infaillible des objets proches ou lointains: telle est la caméra miniature. Elle est le miracle de l'optique moderne. Les trois ou quatre premiers appareils de marque de l'industrie mécanique allemande de précision sont connus dans le monde entier. Notre petite histoire photographique traite d'un de ces caractères singuliers qui sont, eux aussi, connus dans le monde entier. Ce sont des originaux qui s'adonnent corps et âme à une innocente passion. Les uns ne voient que des timbres, un autre est l'heureux propriétaire de tous les raffinements de l'industrie de TSF. Mais ce monsieur Brumbo, qui ne vit qu'en photographiant, est précisément l'homme qu'il nous faut pour démontrer toutes les possibilités de la caméra miniature d'aujourd'hui, avec son accessoire développé jusqu'au dernier degré, et avec ses objectifs interchangeables.







Il visse un télé-objectif à miroir Télyth sur sa patiente caméra miniature et ainsi la rue, de sa fenêtre, lui apparaît dans tous ses détails. Il cherche... le point devient visible...



... indistinct d'abord, et légèrement brouillé...

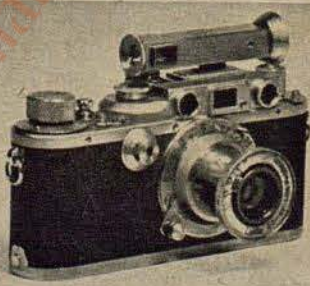
... Brumbo continue à tourner le mesureur de distances et découvre...



... une belle jeune fille, appuyée contre un arbre! Une simple pression sur un bouton (voir la caméra miniature ci-dessus) fait passer dans la caméra cette image, que reflétait d'abord un miroir, et aussitôt Brumbo réussit une photo à longue distance (photo ci-dessus). Il s'est évidemment tout de suite épris du beau modèle si inespérément trouvé. Telle est la récompense d'une liaison étroite avec la caméra. Vite encore un regard dans le télé-objectif, et la grande décision est prise...

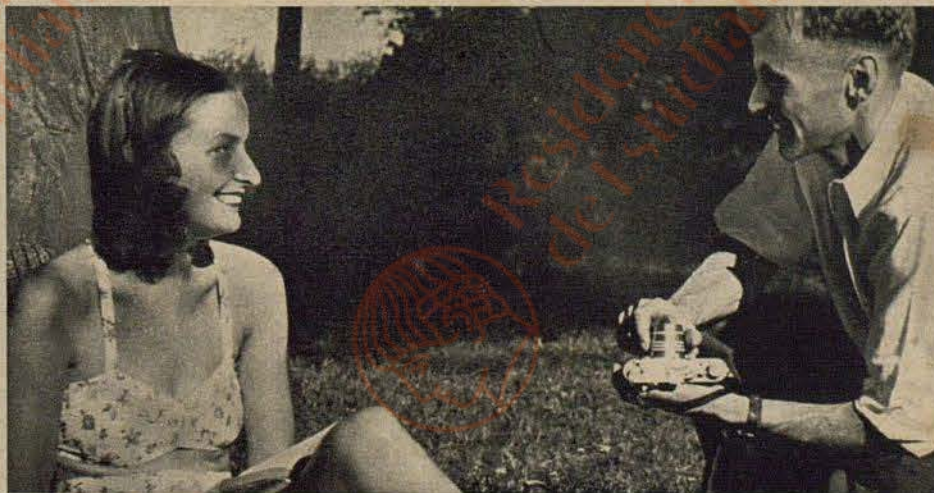


... Brumbo saute par la fenêtre — non sans avoir d'abord (photo à droite, ci-dessus) déclenché le moteur de sa caméra miniature qui fixe ce saut audacieux en six prises de vue automatiques. Tout est possible si seulement l'on y pense



#### Approches timides — à l'aide du viseur angulaire

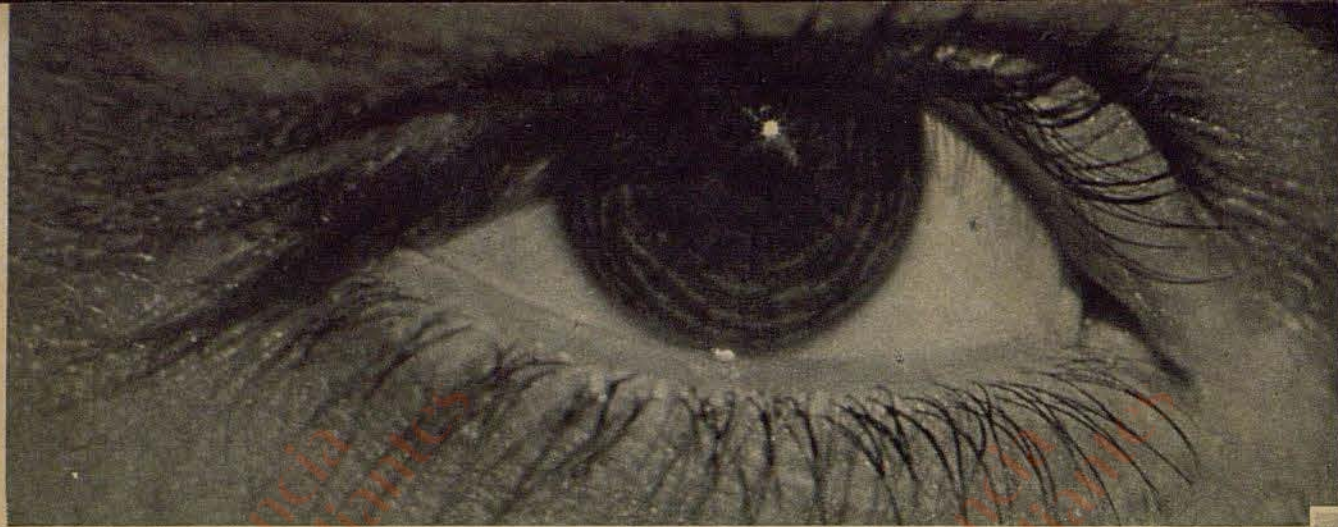
A quelques pas de la belle inconnue, Brumbo se sent du coup découragé; il joue le photographe complètement absorbé et fait comme s'il cherchait à saisir n'importe quoi dans son viseur — tandis qu'en réalité il s'en sert, tout clandestinement, pour faire une photo de la jeune dame. Mais à force d'« avoir les yeux ailleurs », il commence à trébucher



... et finit par tomber à genoux devant la belle inconnue qui le dévisage d'un regard amusé. Depuis longtemps, elle a deviné l'intention du jeune homme. De son côté, Brumbo garde sa présence d'esprit, malgré la surprise, et tourne l'objectif qu'il prépare pour la prochaine photo





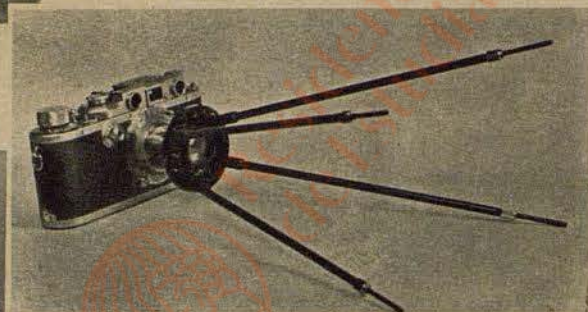


... Brumbo sort un appareil de précision à courte distance qui permet une photographie de la dernière précision

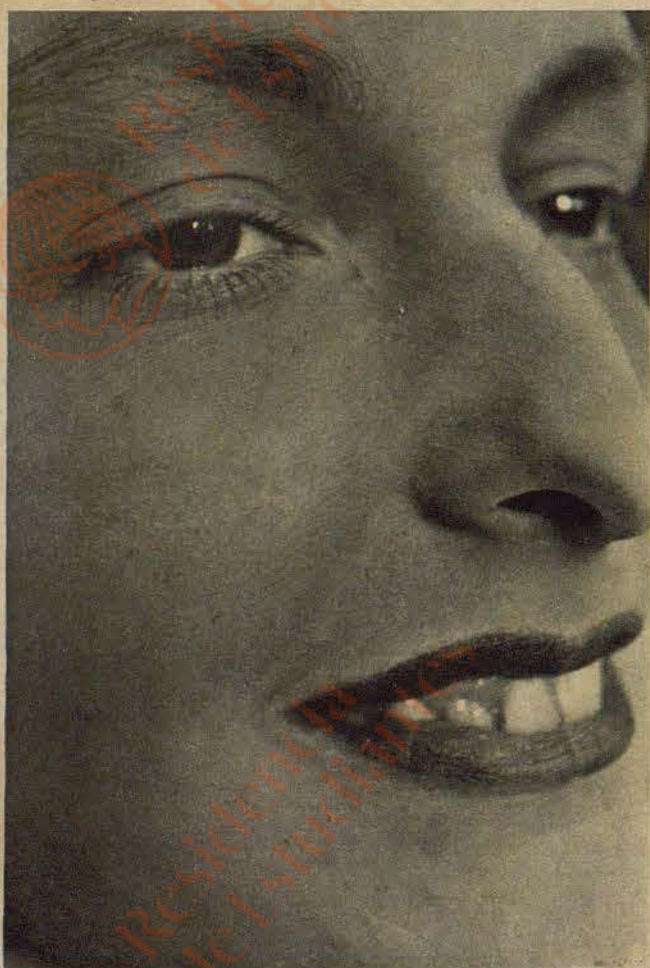
Sa déclaration d'amour sort quelque peu de l'ordinaire: il commence aussitôt à faire d'elle une photo consciencieuse. « Quel bel oeil », balbutie-t-il, « permettez-moi de le retenir sur mon film, je vous en prie! » L'inconnue le permet. et ... (ci-dessus, à droite)



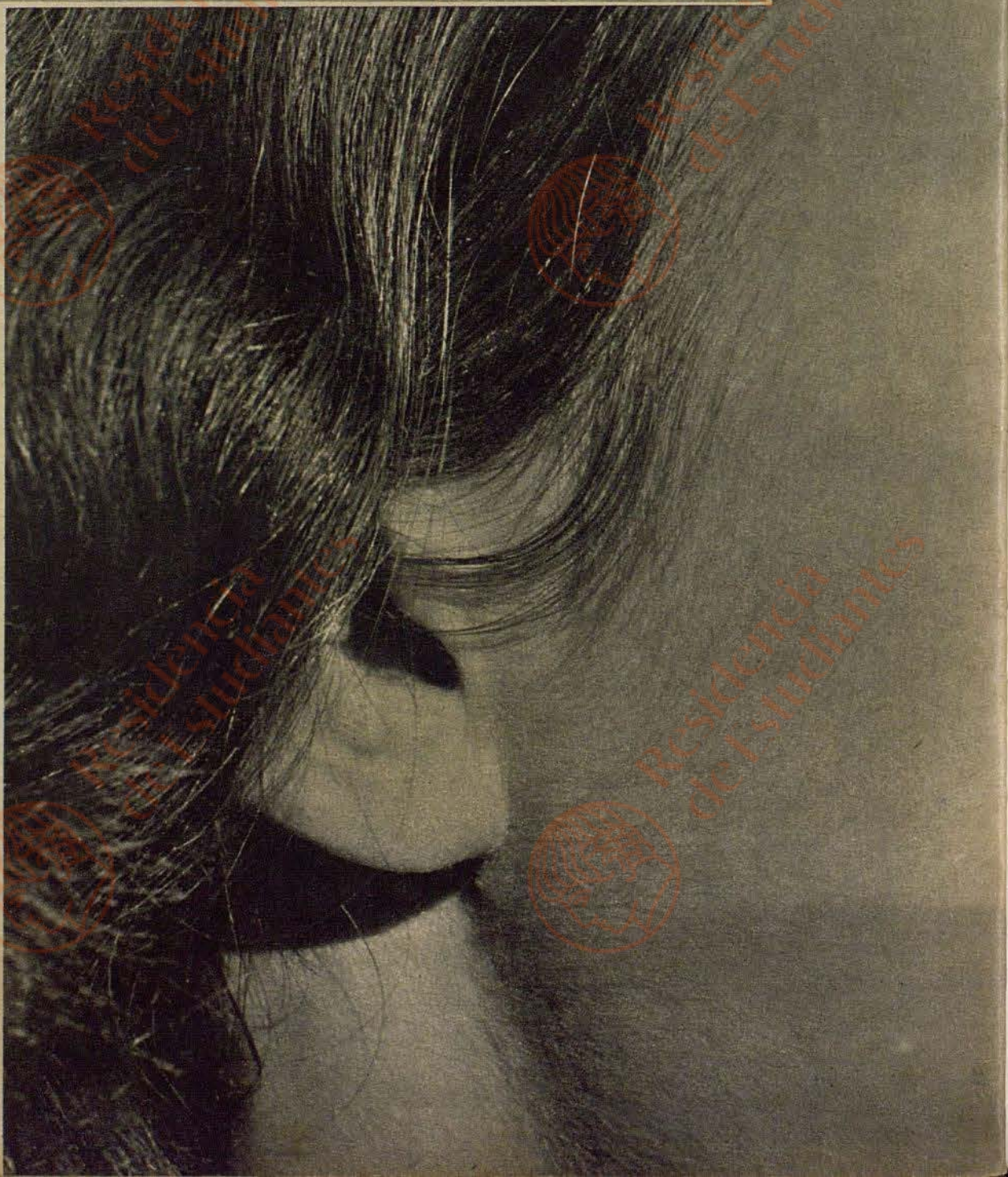
Il constate qu'elle a aussi une bouche adorable. Docile, elle sourit à l'objectif. Brumbo est conquis, et si les échafaudages de son appareil de précision n'avaient pas accordé un appui à ses mains, l'arc prometteur de ces belles lèvres ne serait pas aussi bien réussi (photo à droite)



Le support à vissage pour une précision de tout près



« Je crois bien que vous êtes photographe », dit la jeune fille en esquissant un sourire légèrement moqueur quand il a fini de photographier son oreille. « Oui, répond Brumbo, modestement, et je viens de me servir d'un objectif à courte distance avec un viseur pour des secteurs de photos. » (Photo à droite, ci-dessous). La jeune fille hausse les épaules: « Et après?! Avant que vous n'avez fait une photo de moi tout entière au lieu de tous ces détails, votre art ne m'impressionne pas du tout. » Et Brumbo l'invita chez lui et fit le serment solennel de faire la plus belle photo de sa vie







#### Le chef-d'œuvre d'un expert en photos miniatures

Une photographie en couleurs avec la lente brumeuse. La jeune fille remercia Brumbo de cette prise de vue d'un regard si rayonnant qu'il tomba définitivement amoureux d'elle. Et si on lui demande aujourd'hui comment il a fait la connaissance de sa femme, il répond en riant: « Grâce à la caméra miniature munie de la lentille brumeuse et du mesureur de distance! » Cette réponse semble presque pédante, mais excusons-en cet amateur fanatique de la photographie — et, de plus, montrons son étrange intermédiaire sur l'illustration à droite!

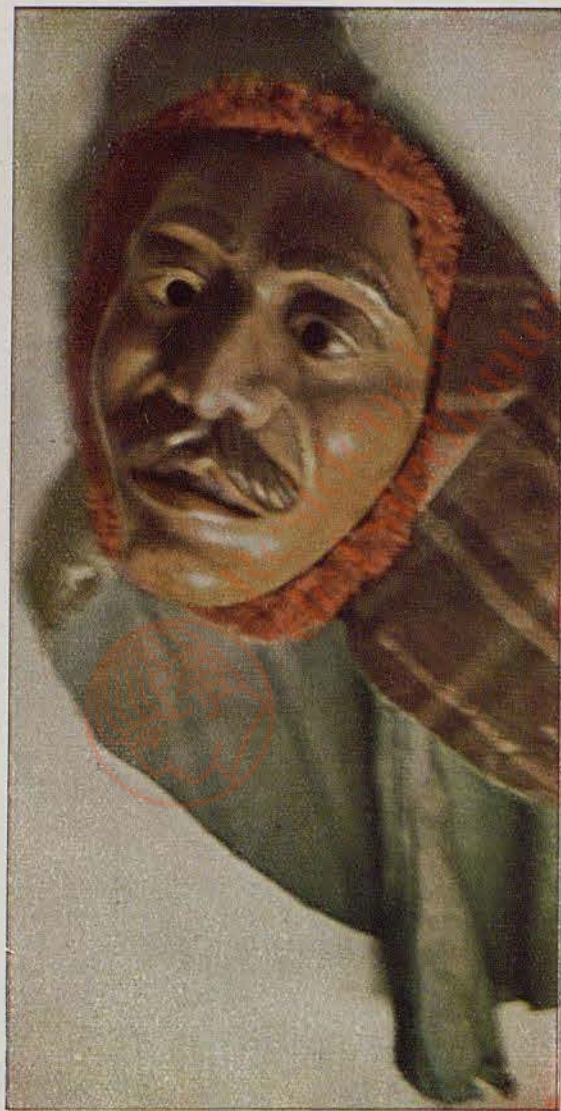






**La croyance  
au printemps**

Une coiffure fantastique, étincelante et multicolore, s'étage sur le « masque du soleil ». Ce masque qu'on porte à l'occasion de la « course des Perchtes », fait partie, depuis des générations, du patrimoine de chaque famille de paysans. Il est l'emblème du renouveau dans la nature



Un démon des ténèbres. Le masque s'ajoute à une toile et à des vêtements grossiers pour symboliser le déclin de l'année. C'est ce qu'on appelle une « sombre Perchte » ; ces « Perchtes » vont le soir par les villages, célébrant le culte de « Frau Perchta »



Un masque « lumineux ». De même que le « masque du soleil », il représente l'esprit positif de la lumière, et il est au service de la « Femme du soleil »

# LES DÉMONS

au pays  
de Salzbourg



Dans la vallée de Gastein pendant les douze rudes nuits, tout imprégnées de mystère, la course des « perchtes » s'est perpétuée jusqu'à ce jour. Dans l'ancien temps, madame « Perchta » représentait la mère de la nature. Les masques « sombres ou laids » symbolisent l'année mourante tandis que les « beautés » sont le symbole de la vie nouvelle, de la nouvelle année. Les masques et les coiffures sont souvent excessivement difficiles à porter; ils pèsent jusqu'à 40 kg. Cette ancienne tradition n'est observée que par les hommes. Pendant six heures, dans une danse solennelle, ils courent de ferme en ferme, et descendent dans la vallée, jusqu'à la station balnéaire de Gastein. Toute la joie, toute la vigueur du peuple rural trouvent leur expression dans cette course. Ce sont souvent des hommes de soixante ans qui portent les masques lourds et qui, avec un vrai fanatisme, s'adonnent à toute la fureur de la course des « perchtes ». Cette procession des « perchtes » traîne à sa suite toute une foule de sorcières et d'animaux grotesques qui poussent des cris sauvages. Cette chasse infernale dure jusqu'au soir.



Un « ornithorynque » et une « sorcière ». Des masques lugubres et symboliques accompagnent la course des « perchtes »



Le « lanceur de poupées ». Il jette sa poupée aux jeunes filles dans le cercle des spectateurs — une farce signifiant la fertilité

## et au Tyrol

À Imst, dans la province de Pinz, au Tyrol, des paysans s'exercent à la course des « ombres ». Cette tradition est encore plus originale que la course des « perchtes ». Les masques sont plus diaboliques, plus grotesques, les « ombres » elles-mêmes plus sauvages. Après les longues semaines hivernales, raidies de froid, une envie impulsive pousse ces hommes à confirmer la renaissance du soleil, manifestant ainsi une foi traditionnelle

La lutte des paysans pour le printemps. Des ombres sinistres menacent sans cesse la procession des masques printaniers. Souvent, les paysans ne restent plus spectateurs; ils se mêlent aux masques. Il en résulte un combat corps à corps, dont on ne sait pas s'il appartient encore au domaine de la plaisanterie ou s'il constitue déjà une lutte sérieuse. Des poings solides chassent l'hiver



Au son des clochettes, les « rôleurs » dansent et sautent. Ils sont les symboles du printemps, et de tout le bel avenir. Des clochettes de traîneaux autour du corps, une coiffure bariolée et un masque gracieux distinguent les fantômes du printemps



Le « sonneur » joue le rôle de l'hiver. Il porte un masque sombre et d'immenses sonnailles, attachées par de longues bandes lourdes et bizarres il les fait retentir

Des spectateurs fascinés: de jeunes garçons d'Imst. Adultes, ils porteront eux-mêmes ces masques, représenteront eux-mêmes les démons et les fantômes du printemps, et par la magie de ces masques ils conserveront l'héritage des ancêtres depuis longtemps décédés



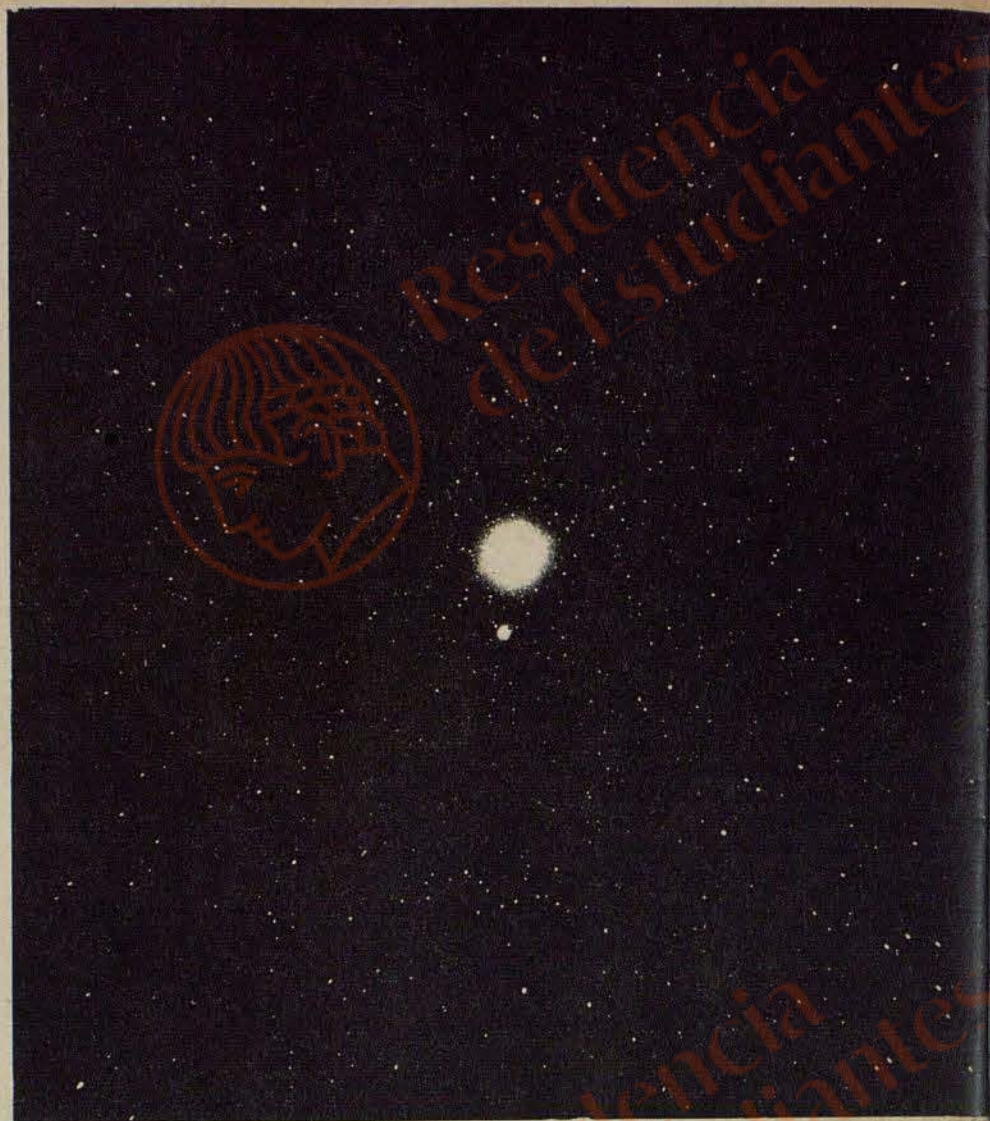


Un événement sensationnel et bouleverse le ciel de 1940 à 1941: Les deux astres de la «Grande Conjonction», à savoir... la planète Jupiter, la plus grande des étoiles qui gravitent autour du soleil, et...

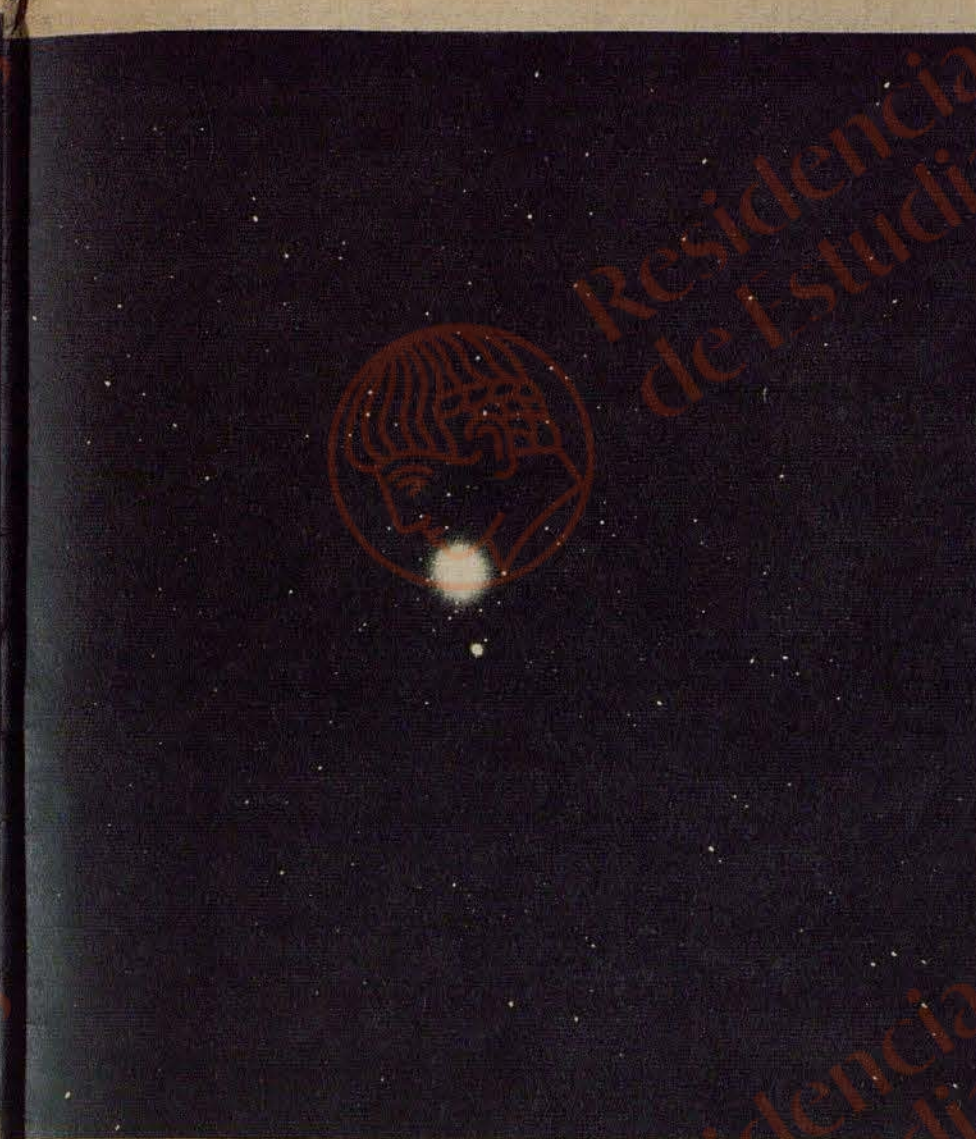
Il se prépare des événements extraordinaires sur notre planète...



... la planète Saturne, la pâle étoile errante aux anneaux de poussière. Leur conjonction dure sept mois



Ainsi apparurent-elles en l'an 7 avant notre ère — l'année vraiment historique où Jésus de Nazareth naquit —, qui se trouvait alors dans la constellation des Poissons. La science ne se trompe sûrement pas en admettant que cet impressionnant spectacle céleste n'est autre que l'étoile de Bethléem, celle-là même qui attira vers la Palestine les astrologues chaldéens, les «Sages du Levant» — et que l'Histoire Sainte appelle les «trois Rois mages»



... ainsi ressuscitent-elles à nos yeux aujourd'hui cette fois dans la constellation du Bélier. Ces «grandes conjonctions» de Jupiter et de Saturne se reproduisent tous les 160 ans environ; depuis la «constellation messianique» de l'an 7 av. J.-C. ces planètes se sont remoutrées 98 fois, dont une douzaine de «conjonctions majeures»; la dernière ayant précédé les années 1940/41 eut lieu au cours des années 1682/83 — il se passera 800 ans avant que la prochaine ne se reproduise dans la même constellation



Saturne et Jupiter selon les vieilles croyances astrologiques Le graveur Jörg Pencs a symbolisé, par les deux gravures ci-dessus les interprétations astrologiques des deux étoiles: le pâle et boiteux Saturne, régent des grands espaces de temps, lequel, pareil à Chronos, dévore ses propres enfants, tout en promettant la fertilité, mais aussi la sécheresse — et d'autre part Jupiter, le Père des Dieux et le symbole de la puissance. Où qu'ils se rencontrent et «tiennent consultation», — c.-à-d. trois rapprochements au cours d'une conjonction — on peut s'attendre sur terre à un grand événement, à une menace et à une rédemption. C'est ainsi que l'apparition de la double étoile des Sages a depuis toujours été entourée de légendes et de prophéties; Kepler lui-même s'est inspiré du fait des grandes conjonctions de Jupiter et de Saturne pour esquisser toute une théorie des périodes; il a ainsi découvert un rythme de 800 ans qui jalonne l'histoire universelle, depuis Adam, en passant par Jésus et Charlemagne, jusqu'à l'époque de Kepler — et jusque bien loin dans l'avenir même. Cette fois encore, depuis la réapparition de l'«Etoile des Sages», de nouveaux prophètes se sont trouvés qui s'adonnent déjà aux prédictions les plus fantaisistes

VÖGELE  
Machines pour construction de rues



JOSEPH VÖGELE  
A. G. MANNHEIM  
Téléphone: 45 241 - Adresse chiffrée: Bahnfabrik



Dans chaque main l'élégance même: le stylo transparent Pelikan





« Attends encore un peu, mon enfant — quand tu seras plus grand, toi aussi, tu pourras hanter la chambre à coucher des maîtres »

0<sup>00</sup> — 1<sup>00</sup>





« Va, toi, le premier, j'ai trop peur! »

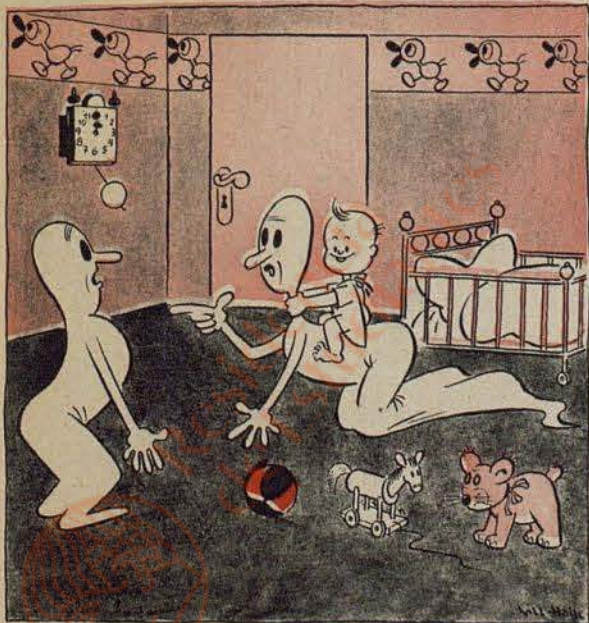
# Une heure avec Les revenants

Pourquoi les revenants n'apparaissent-ils qu'entre minuit et une heure? Pourquoi ne leur serait-il pas permis de nous hanter jusqu'à 4 heures du matin, ou encore à 11 heures? Mais peut-être le font-ils, et nous ne nous en apercevons seulement pas. Car une heure matinale tout ensoleillée est trop claire pour faire surgir des pensées lugubres. Et voici tout le secret: l'heure de minuit nous paraît déjà si sombre qu'elle est prédestinée à faire surgir en nous des visions surnaturelles. Minuit! L'heure des fantômes! Ecoute — n'entends-tu pas gratter à la porte? Quel œil me fixe, là, du coin? Qui vient de se glisser par la fenêtre? Pssst... pas de bruit! Une chouette appelle... là, du coup, un cri pénétrant du premier étage: « Au secours, au secours! Il y a des fantômes! » Chaque ville a des maisons où personne ne voudrait habiter, malgré leur loyer ridiculement bas: des maisons hantées. Dans quelques maisons, à la campagne, on a vu des betteraves planer lentement dans l'air, ailleurs, on entend frapper, c'est un bruit tellement étrange qu'il donne la chair de poule, et souvent les vieilles tantes sentent que quelqu'un essaie de s'emparer de leurs draps de lit. Mais ces revenants ne sont que des pauvres lutins misérables comparés aux fantômes pompeux qui hantent les châteaux. Là, la « dame blanche » froufroute dans les couloirs et le chevalier Cuno décapité descend les escaliers en secouant ses chaînes avec vigueur. Ce sont des fantômes qui ajoutent considérablement au prix de vente du château qu'ils hantent. Une telle spéculation

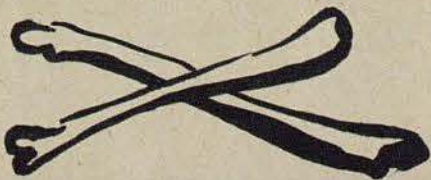
chez les propriétaires d'un château — quelle frivolité! Mais que dire des caricaturistes qui les respectent encore moins? Au fond, il faudrait leur dire: « merci! » Car ce sont eux qui savent le mieux raconter des histoires charmantes sur les fantômes. D'autres profitent de la peur que chacun a des fantômes, tandis qu'eux, ils montrent des habitants de l'autre côté, amusants et avec bien des faiblesses humaines. On est soulagé de constater qu'il y a aussi des fantômes comiques, et l'on en rit avec plus de cœur encore. Sauf, évidemment, un lecteur spirite! En ce cas, il défendrait les fantômes comme ses trésors les plus chers. Lui seul ne supporte pas qu'on plaisante au sujet des spectres. Une question: peut-on voir des fantômes? Oui, pour sûr, si l'on y croit. Dans les temps de jadis, le monde était gouverné par une foule de dieux. D'un Olympe bien rempli ils descendaient sans cesse sur la terre pour se moquer des pauvres hommes. Mais aujourd'hui, ce ne sont que des ancêtres bien soignés ou des revenants anonymes qui hantent notre monde — et ils ont des façons si charmantes! Ils ne se bornent à apparaître à une heure fixe, mais encore — pendant cette heure — ne font-ils de mal à personne — si l'on peut en croire les caricaturistes. Une chose surtout nous charme chez eux: malgré toutes leurs folies,

ils restent bien au-dessus du pouvoir des hommes. Ils peuvent s'adonner aux choses les plus impossibles sans être, pour cela, punis par une loi quelconque. Imaginez-vous, je vous en prie, que vous ayez l'occasion de tirer votre chef par les pointes de sa barbe pendant la nuit, et de crier « hou... hou » avec ça! Un vrai délice! Mais, hélas, ce n'est pas possible; il faut être fantôme pour cela. Et ce qui chez les humains serait chose enfantine ou même bêtise punissable, devient chez eux une sorte de devoir. Après tout, on attend des fantômes qu'ils se comportent comme des fantômes. Et c'est pour cela qu'ils continuent à nous donner la chair de poule. Le meilleur remède contre la frousse des spectres est une invention des caricaturistes: un bon rire joyeux et qui vient du cœur.

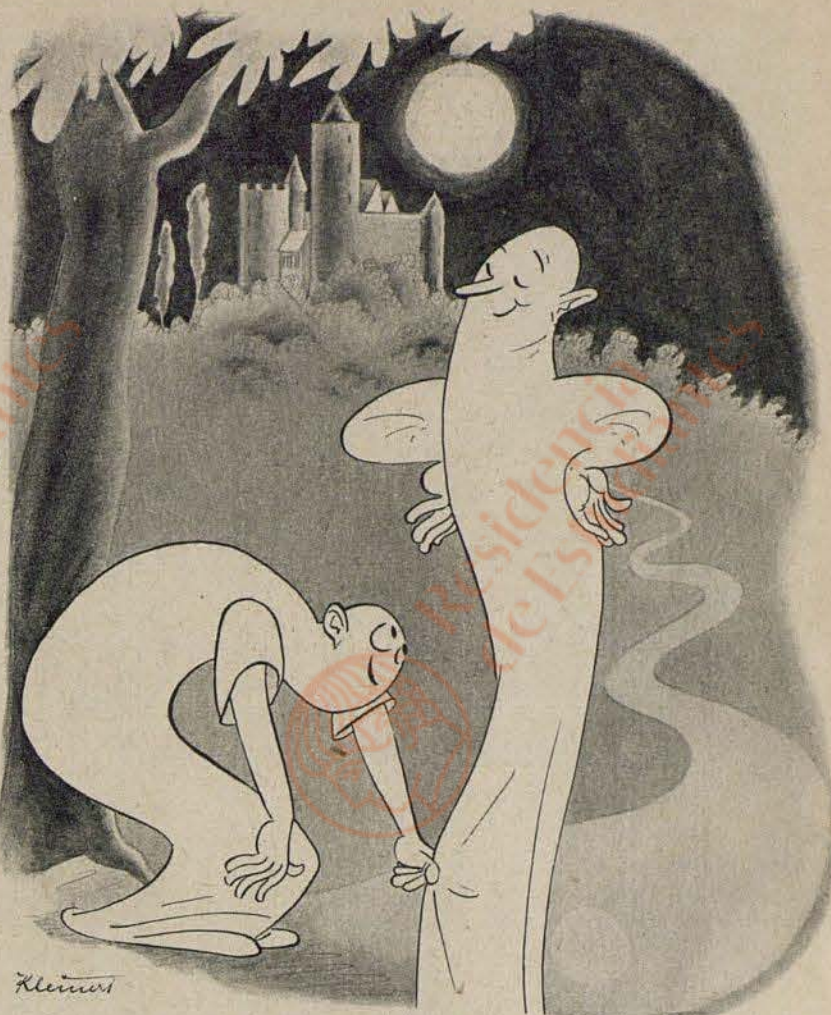
Anton Sailer



La chambre des enfants est hantée:  
« Que dois-je faire! — il n'a encore jamais entendu parler de fantômes »

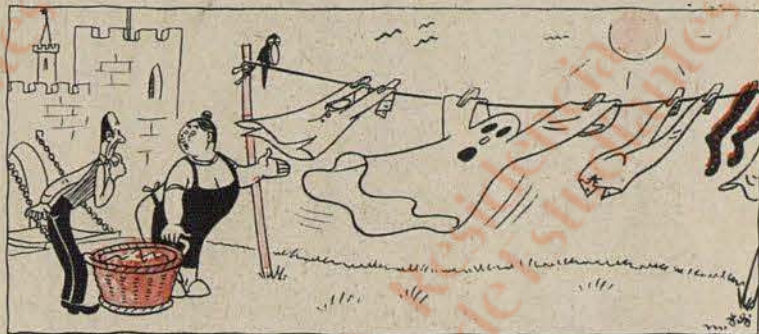


L'esthéticien  
« Oui, mais cette nuit je dois aller hanter une belle femme »

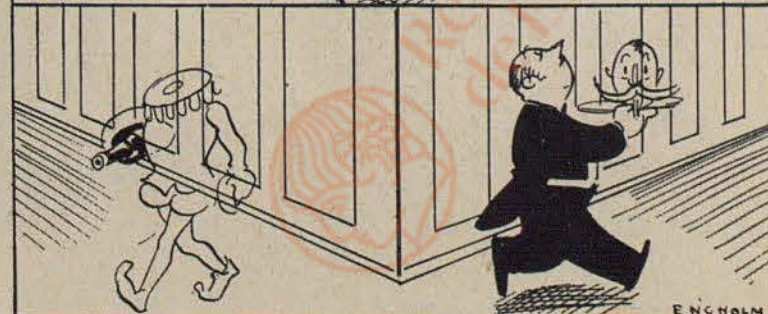
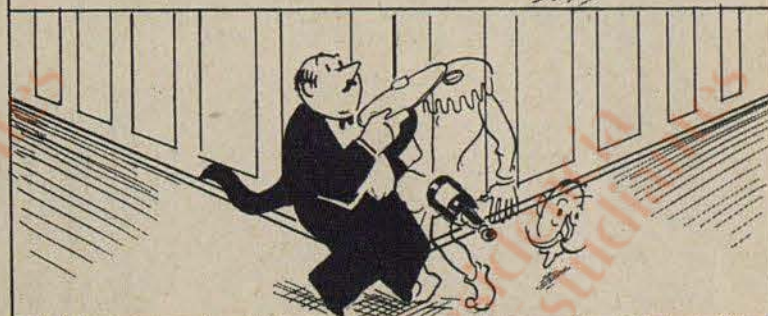
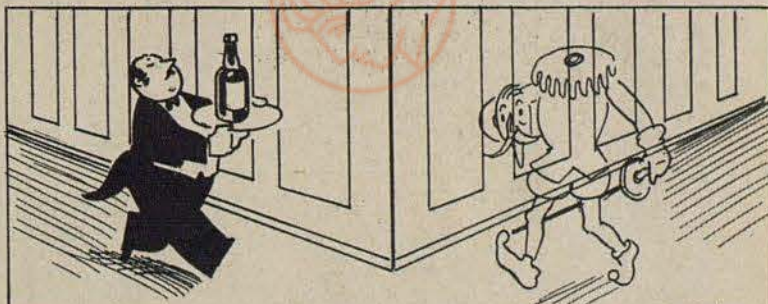


Kleinert

« Vous ne pourriez-vous pas me donner l'adresse de votre tailleur, cher collègue? Vous êtes à faire peur! »



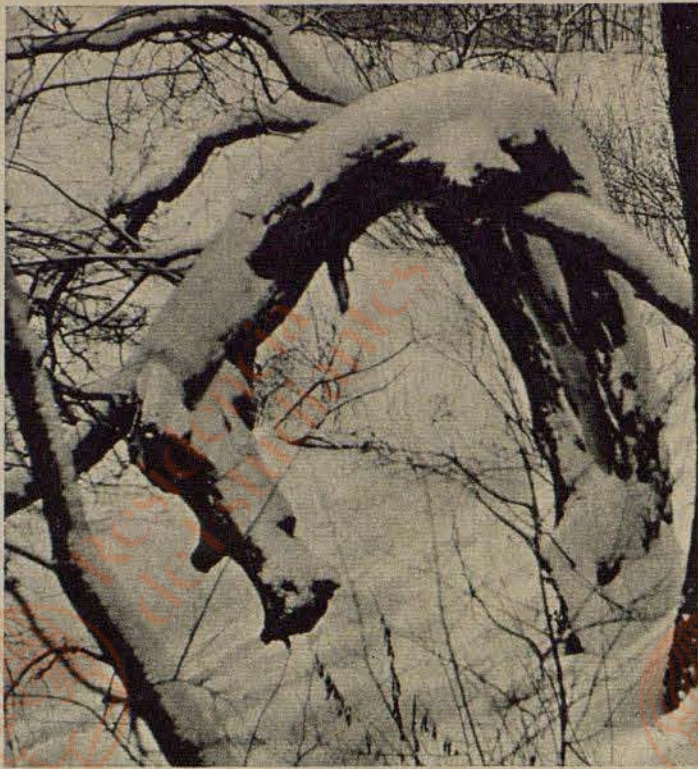
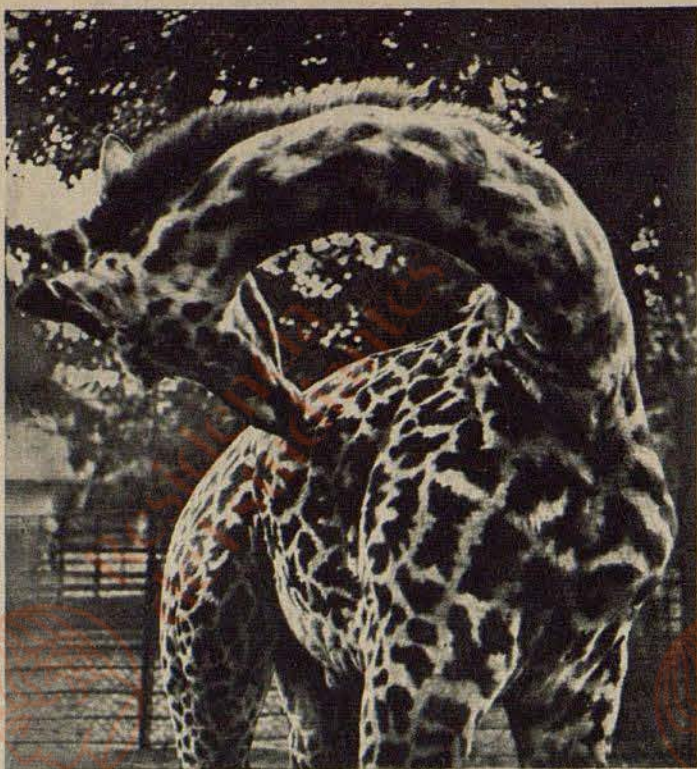
« Tous les quinze jours on trouve ce machin parmi le linge du château! »



ENGELHOLM

Des fantômes à l'hôtel





# Etrange au possible ...

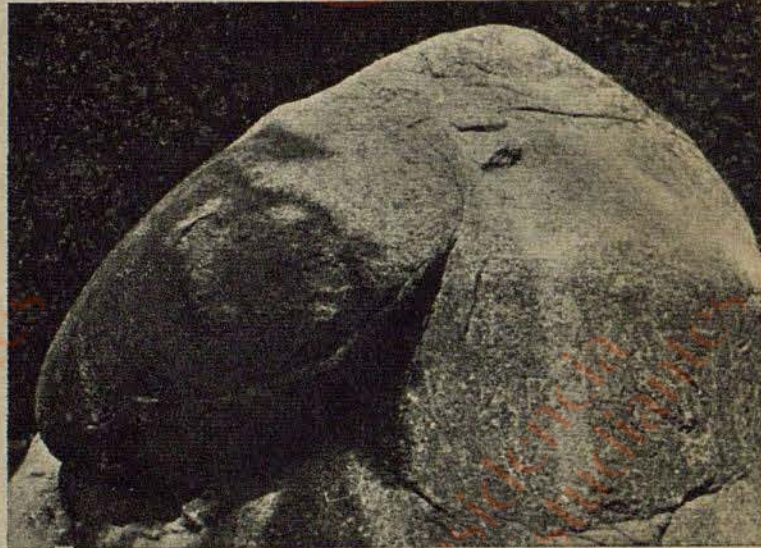
Caprices de la nature

ou

Les hommes ne sont pas seuls à ressembler aux animaux ...

## L'arbre qui ne veut pas être un arbre

Après des années d'efforts, il est parvenu à prendre les apparences d'une girafe. C'est là sans doute un succès méritoire. Le seul inconvénient, le voici : l'arbre ne redeviendra plus arbre, il est condamné à rester « girafe » sa vie durant. Et pourtant l'on ne compte pas le nombre de ceux qui passent à côté sans être frappés par la ressemblance en question. Mais, un jour, vint la récompense : Un photographe le découvrit et fixa l'arbre-girafe sur la pellicule



## Les pierres possèdent-elles une mémoire?

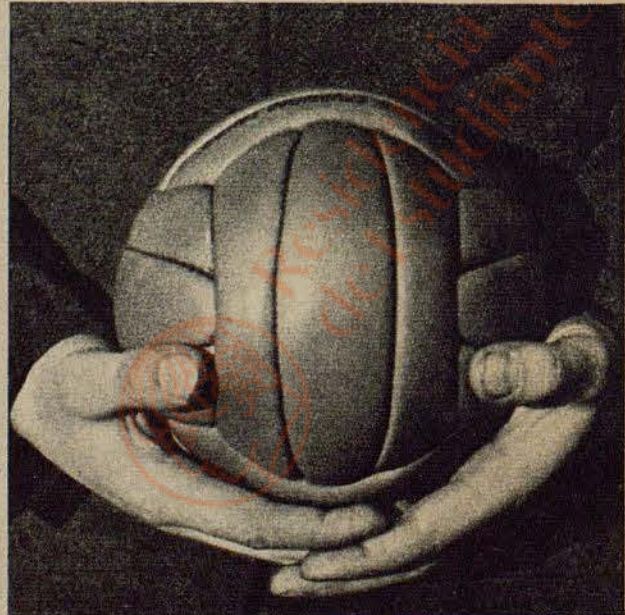
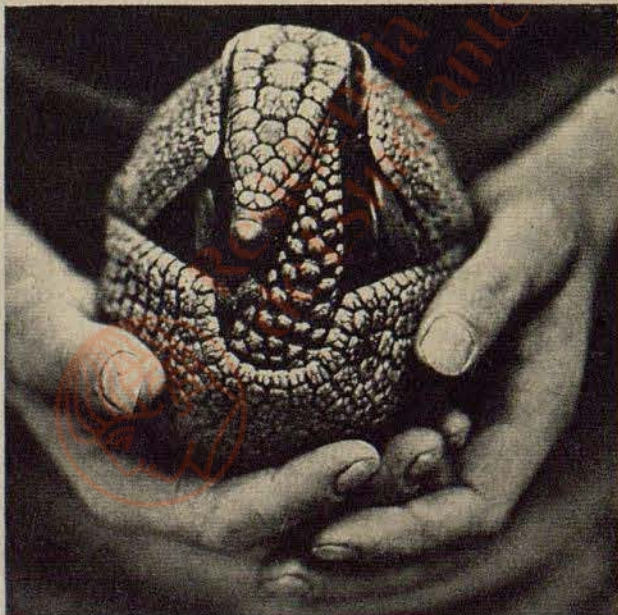
Si oui, cette vénérable pierre doit avoir rencontré dans sa jeunesse un phoque à trompe, auquel il s'est, depuis un temps immémorial, attaché à ressembler. Qu'il ne figure pas encore au Zoo, avec une inscription « Phoque à trompe pétrifié », c'est là une des grandes injustices de la vie, une entre tant d'autres

## Meurs et ressuscite!

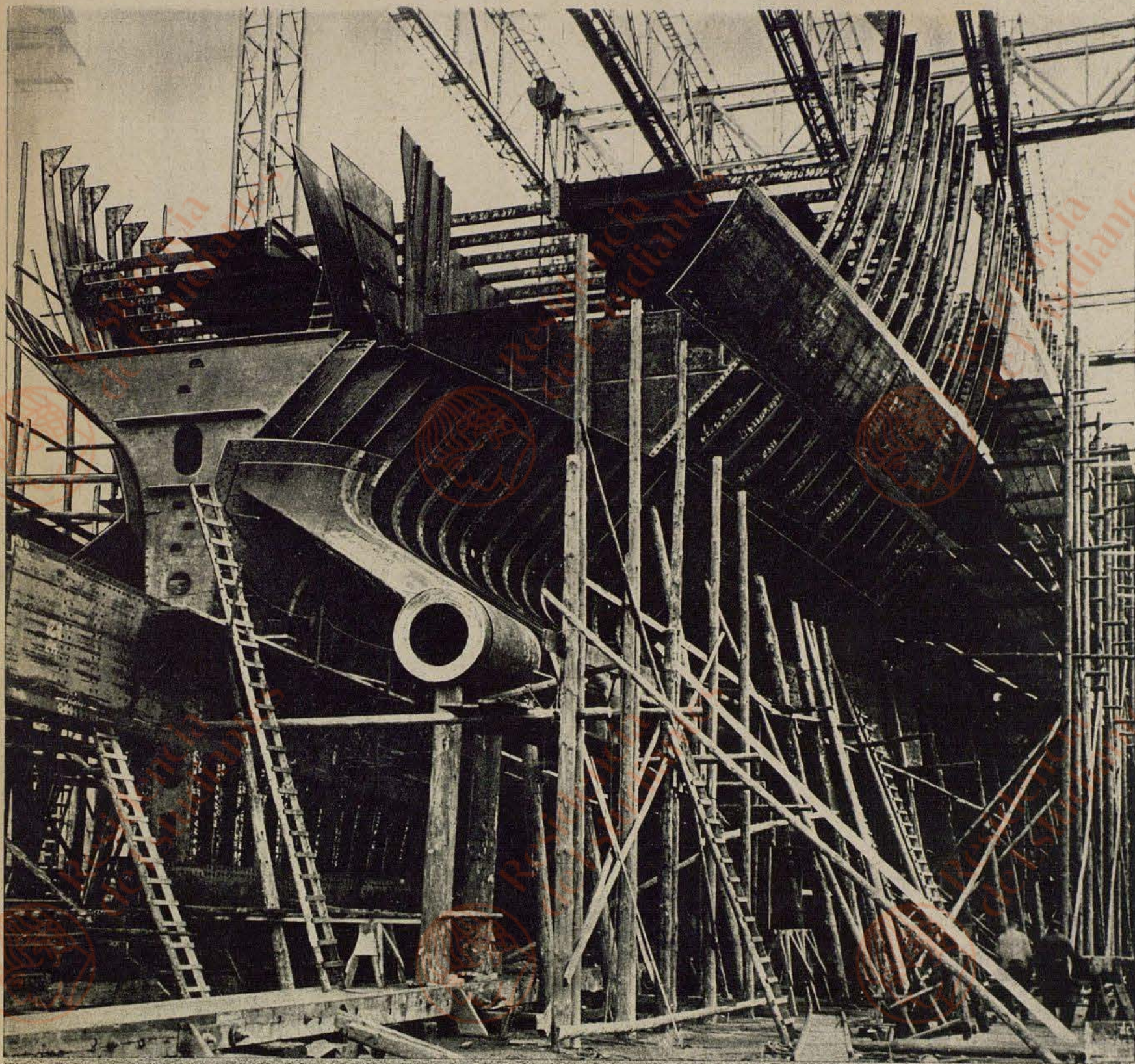
Il était une fois trois petits cochons très ambitieux : au cours de leur existence terrestre, ils s'étendaient toujours de la façon exacte qui devait plaire par la suite aux yeux humains. Il faut le dire, la ressemblance entre ce que furent les cochons et ce qu'il advint d'eux, était telle, qu'il est permis de supposer que chacun de ces trois saucissons est le rejeton de l'un des trois petits cochons. Exemple saisissant du sort commun de trois jumeaux qui vécurent à l'unisson sur cette planète

## Chacun est son propre football ...

se dit le tatou, et il se roule en boule, son ivresse sportive ne connaît plus de bornes... en égard à la popularité dont jouit le football, on ne peut que féliciter le petit animal de ne pas savoir se servir d'un stylo — sinon il pourrait passer le restant de sa vie à donner des autogrammes ...







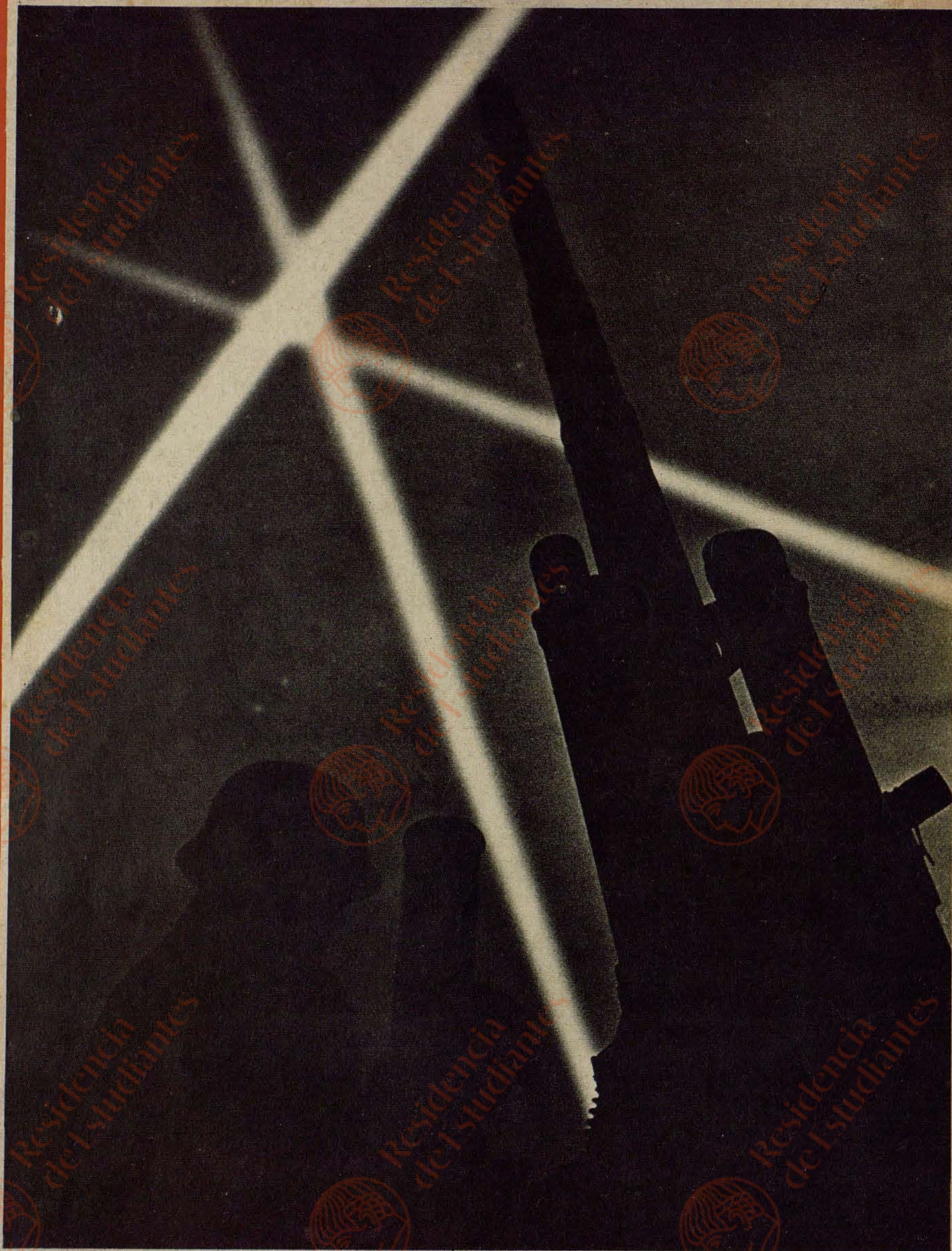
### **Tôles «Mannesmann» pour constructions de navires**

peuvent être fournies conformément aux exigences de toutes les sociétés de classification. Le programme de fabrication comporte également les tôles résistantes à la rouille, ainsi que celles à haute résistance et en qualité ST 52. Autres spécialités «Mannesmann» pour navires: Mâts, Mâts de charge, Davits, Profils laminés de tout genre, tôles à chaudières, fonds emboutis et viroles.



**MANNESMANNRÖHREN-WERKE • DÜSSELDORF**





## La DCA est engagée

La pièce est prête à tirer. Les artilleurs attendent la minute où l'avion, repéré par les projecteurs, sera pris sous le feu de DCA. (Voir à l'intérieur de ce numéro notre grand reportage illustré sur la DCA)

Photo :  
A. Grimm, de la PK.